

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

SOMMAIRE

| | Pages |
|---------------------------------------------------------------------------------|-------|
| RENÉ DUMESNIL Hommage à Gabriel Pierné | 447 |
| PROF. RENÉ LERICHE La Vie Médicale et la Chirurgie Physiologique | 451 |
| GEORGES ZAYED Poèmes | 469 |
| J. ERNEST-CHARLES Institut de France et Académie Française | 479 |
| GEORGES DUMANI Le Temps de Souffrir | 484 |
| ANDRÉ VILLERS Le Poignard Chinois..... | 505 |
| ROBERT LAULAN Un Monument Enigmatique..... | 510 |
| JEAN DUPERTUIS Chronique des Livres | 513 |

CHRONIQUES

| | |
|--------------------------------------------|-----|
| RENÉ DUMESNIL La Vie Musicale..... | 524 |
| JACQUES RIVES La Vie Théâtrale | 529 |

rdc

ÉGYPTE : 12 PIASTRES

ABONNEZ-VOUS A

LA REVUE DU CAIRE !

FONDÉE EN 1938

- ◆ Le seul mensuel de langue française en Egypte et au Moyen-Orient consacré à la littérature et à l'histoire.
- ◆ LA REVUE DU CAIRE a publié en livraisons LE LIVRE DES JOURS de Taha Hussein, LE JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE de Tewfik El Hakim, LA FILLE DU DIABLE de Mahmoud Teymour, L'ATHÈNES DE PERICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE de Pierre Jouguet, LE THÉÂTRE EGYPTIEN de l'Abbé Etienne Drioton, etc. etc...
- ◆ Les meilleurs écrivains et savants d'Egypte collaborent régulièrement à LA REVUE DU CAIRE.
- ◆ LA REVUE DU CAIRE s'est assurée la coopération des principaux chroniqueurs parisiens et d'importants écrivains et savants de France.

Contribuez à l'Œuvre de LA REVUE DU CAIRE en vous y abonnant et en abonnant vos amis.

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

NOUVEAUTÉS

D'AUTOMNE

AUX
ÉTABLISSEMENTS



• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

LE CAIRE

R. C. 302

PORT - SAID

MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

LYCÉE FRANÇAIS DU CAIRE

2, Rue El-Hawayati

JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants, et anglais à partir de la Huitième.

LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé, Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale; enseignement ménager ; puériculture).

LYCÉE DE GARÇONS

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale. Éducation physique et sports. Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales et actives. Service automobile.

LYCÉE FRANÇAIS D'ALEXANDRIE

Ch a t b y

JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et au Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

LYCÉE DE GARÇONS

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce.

Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes. Éducation physique et Sports.

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRONOMIE ÉGYPTIENNE

Au Lycée et à l'annexe agricole de Ras el-Soda.

COURS SUPÉRIEURS :

sciences, lettres, droit, sciences économiques.

COURS D'INGÉNIEURS :

chimistes et de sous-ingénieurs électro-mécaniciens.

LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES
ÉTABLISSEMENTS DE LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE,

AU VENDREDI 1^{er} OCTOBRE 1948.

MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

LYCÉE FRANCO-ÉGYPTIEN

Avenue Fouad 1er, HÉLIOPOLIS

LYCÉE DE GARÇONS

Les deux cultures française et égyptienne données à tous les élèves.

Préparation aux Baccalauréats égyptien et français. Français, arabe et anglais obligatoires.

LYCÉE DE JEUNES FILLES

Entièrement séparé du Lycée de Garçons.

Baccalauréat. Section de culture générale. Arts d'agrément et ménagers.

JARDIN D'ENFANTS

Tous les sports sont pratiqués sur les plus vastes et les plus beaux terrains d'Égypte. — Autobus.

COLLÈGE FRANÇAIS DE GARÇONS

45, Rue du Daher

Prépare au Certificat d'Études primaires françaises et au Baccalauréat égyptien.

COLLÈGE FRANÇAIS DE JEUNES FILLES

6, Rue Zohni, Daher

Prépare aux Certificats d'Études primaires et aux Brevets. Arabe et anglais dans toutes les classes.

Section de préparation au Brevet d'Études Commerciales.

LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS DE LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE,
AU VENDREDI 1er OCTOBRE 1948.

L'AIR LIQUIDE

SOCIÉTÉ ANONYME

DIRECTION GENERALE DU PROCHE-ORIENT

2, RUE CHAGARET EL DOÛ -- TEL. 59082-3

USINES & DEPOTS :

LE CAIRE, R.C. 24—ALEXANDRIE, R.C. 461—
PORT-SAID, R.C. 74 — SUEZ, R. C. 19 —
ASSIUT, R. C. 93 — TANTA, R. C. 27917

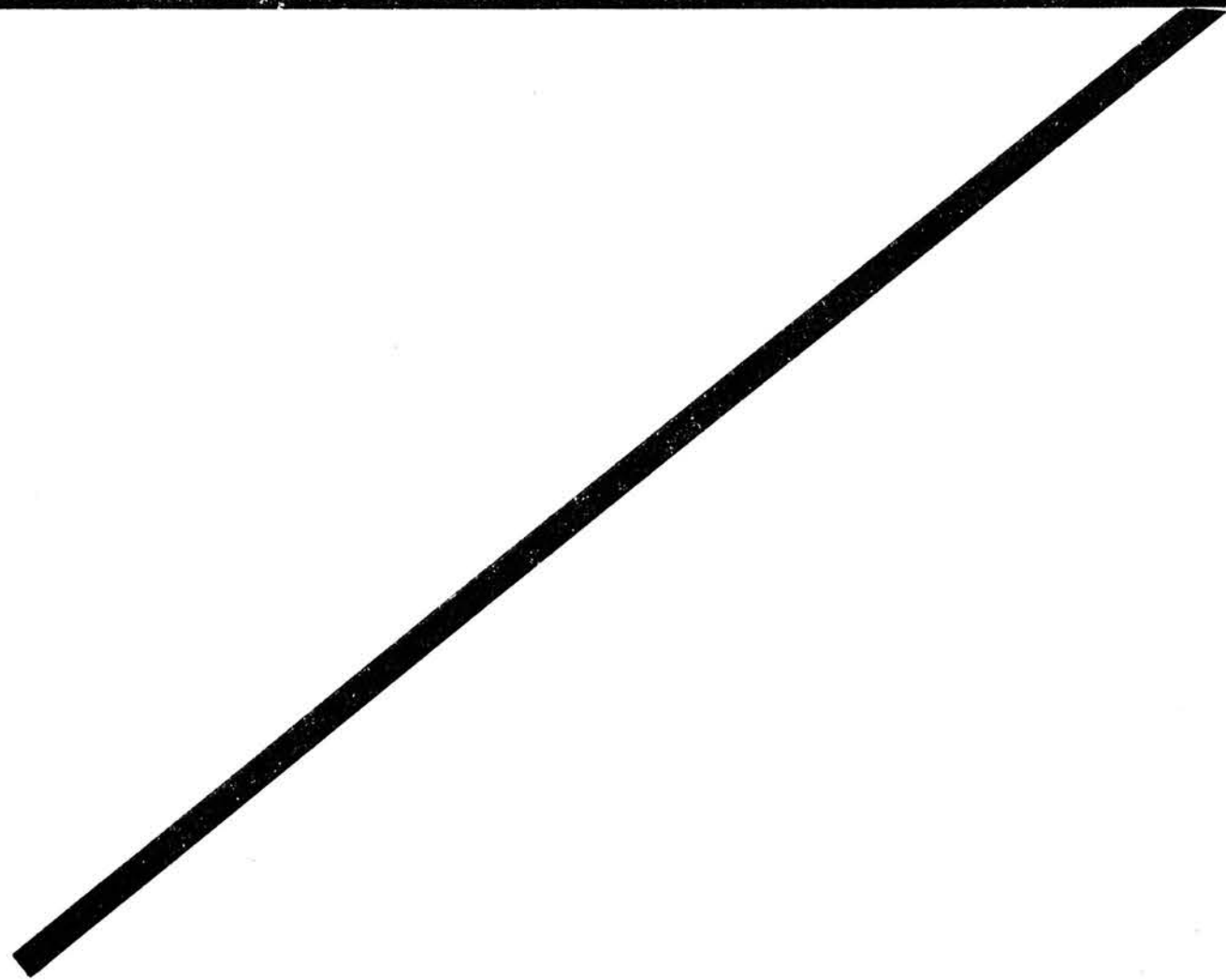
OXYGENE — ACETYLENE DISSOUS
CARBURE DE CALCIUM — AZOTE-
HYDROGENE — AIR COMPRIME
SEC — AMMONIAQUE ANHYDRE
ARGON TECHNIQUE

*ARGON PUR, NEON, KRYPTON, HELIUM
PROTOXYDE D'AZOTE, EAU OXYGENEE.*



TOUS MATERIELS ET ACCESSOIRES DE SOUDURE
OXYACETYLENIQUE, D'OXYCOUPAGE DE SOUDURE
ELECTRIQUE, DE METALLISATION.

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN



Situation unique

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte
4, Rue Ibn El-Machtoub, Tél. 45576, Madame MORIN

Les programmes officiels

TOUTES LE CLASSES TOUS LES EXAMENS

BACCALAURÉAT

1^{re} partie

2^e „ : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés

* * *

UNE SECTION ANGLAISE

Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais

Cours Supérieur de Littérature, d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX

DEMI-PENSION — AUTOBUS

Rentrée le Mardi 5 Octobre 1948

LA REVUE DU CAIRE

HOMMAGE A GABRIEL PIERNÉ...

Le 17 Juillet 1937 mourait, dans sa maison bretonne où il était venu réparer ses forces épuisées, Gabriel Pierné. Onze ans ont passé — long et court espace, qui permet de juger les oeuvres laissées avec assez de recul pour en constater la valeur, pour se rendre mieux compte d'une solidité qui les préserve de vieillir. Si le monde officiel de la musique a gardé vis-à-vis de la mémoire de Pierné un silence difficilement explicable, il n'en est pas moins vrai que chaque fois que paraissent, au programme d'un concert, quelques pages du maître disparu, le public aussi bien que la critique les comblent de louanges. C'est un hommage mérité : la clarté, le charme, et aussi la profondeur de cette musique, l'élégance de son écriture, la sincérité qu'elle révèle, séduisent aujourd'hui comme au premier jour, et peut-être même plus encore. On aperçoit mieux maintenant la portée de cette oeuvre considérable, non seulement par le nombre des pièces qui la composent, mais encore par les qualités d'une inspiration et d'un style personnels reflétant l'homme tel qu'il fut, tel que l'ont aimé tous ceux qui le connurent.

De son vivant, Gabriel Pierné se dévoua tout entier aux autres musiciens. Successeur d'Edouard Colonne à la tête de l'association célèbre, chaque dimanche,

au Châtelet, il tint la baguette et sut se montrer un défenseur ardent de l'école française contemporaine sans négliger pour autant de servir les classiques. Il aimait son art avec passion, et aux répétitions, il savait mettre dans leur exact relief les ouvrages nouveaux, rendre aux oeuvres anciennes leur fraîcheur. Il fut un chef dans toute la force du terme. Mais sans doute cela lui a-t-il nui : le public l'avait rangé parmi les princes de la baguette ; sa discrétion, sa modestie, qui étaient grandes, l'empêchaient de faire au compositeur la place qui aurait pu, légitimement, être la sienne dans ses programmes. Fort éloigné de l'intrigue, Pierné fut de ceux qui ne demandent jamais rien pour eux-mêmes et qui réservent leur crédit pour autrui. Dans un monde où ces vertus paraissent négatives, Pierné eut à pâtir de sa générosité. Ce que Pierné fit pour Debussy, son camarade et son ami, il ne se trouva personne pour le faire pour lui-même. Cette grande injustice eut cette conséquence de reléguer au second plan une oeuvre dont les qualités et l'originalité eussent dû lui valoir d'être mise en pleine lumière, une oeuvre dont la portée apparaît mieux aujourd'hui. La réparation qui doit venir sera pour beaucoup une révélation : Gabriel Pierné est un grand, un très grand musicien, qui, dans tous les genres, a donné des preuves d'un savoir profond, allié à une originalité du meilleur aloi.

Né à Metz en 1863, venu à Paris où il eut pour maîtres au Conservatoire César Franck et Massenet, Pierné doit à leur enseignement la diversité de son oeuvre, le double aspect de son talent. Il a la grâce légère, la séduction, quand il le veut, de l'auteur de *Manon* ; il a la profondeur, la noblesse, du *pater seraphicus*, dont il fut non seulement le disciple, mais aussi le successeur à l'orgue de Sainte-Clotilde. Prix de Rome en 1882, il entre dans la carrière muni des

connaissances les plus solides ; rien de ce qui touche à la musique ne lui est étranger ; sa culture est vaste, mais il n'en est nullement alourdi. Il est, il demeurera toujours tout le contraire d'un pédant. Et toute sa vie, il saura traiter les sujets les plus variés en éclairant chacun d'eux de la lumière la plus juste. Il a été le peintre des *Paysages franciscains*, où il a traduit avec une sûreté de touche merveilleuse la douceur franciscaine, comme il a su évoquer en une large fresque la figure de *François d'Assise*. Il a, avec le même bonheur, brossé les larges compositions où revivent *l'An Mil*, la *Croisade des Enfants* et les *Enfants à Bethléem* ; mais il a aussi, dans sa *Fantaisie Basque* et dans son *Ramuntcho*, rendu avec une fidélité extrême la mélancolie et la joie d'un pays ensoleillé et pourtant plein de nostalgie, comme il a dans ses *Variations sur un thème pastoral* montré une fantaisie délicieuse dans l'utilisation des timbres instrumentaux. Sa musique de chambre n'est pas moins réussie et sa *Sonata da camera*, son *Quintette*, son *Trio*, son *Quatuor de saxophones* demeurent des chefs-d'oeuvre du genre.

Homme de théâtre aussi, dans *la Coupe enchantée*, dans *la Fille de Tabarin*, dans *On ne badine pas avec l'amour*, dans *Sophie Arnould*, dans *Fragonard*, Pierné a enrichi le répertoire lyrique d'ouvrages dont la grâce et l'esprit cachent la solidité et la science profondes. Et puis, ses ballets, *Impressions de music-hall*, délicatement parodique, *Images*, *Giration*, *Cydalise et le Chèvre-pied*, demeurés au répertoire de l'Opéra, montrent une finesse et un charme qui en assurent le succès à chaque reprise.

En prenant la baguette au Concert donné par l'orchestre de la Radiodiffusion pour commémorer

Pierné au dixième anniversaire de sa mort, M. Tony Aubin, présentant le programme, a rappelé en termes émus ce que fut cet homme si droit, si bon, cet artiste si probe, “simple comme le blé, et riche comme l'épi”, qui honora si bien la musique française. Un maître, en vérité, et qui fut, très simplement, un grand musicien.

RENÉ DUMESNIL

LA VIE MEDICALE

DE LA CHIRURGIE PHYSIOLOGIQUE

La chirurgie vient d'entrer dans une nouvelle étape de son étonnant destin.

Pendant des siècles, l'acte opératoire n'avait été qu'un acte d'autorité sur certaines des misères de l'homme. Il ne connaissait que ses propres lois. Il en était arrivé à se prendre comme une fin en soi. Dans l'esprit de ceux qui la servaient la chirurgie devait demeurer étrangère à l'étude des phénomènes dont elle s'essayait à atténuer les risques. Elle se voulait seulement comme une technique. L'audace, la maîtrise, l'exacte précision de l'opérateur étaient, à ses yeux, la condition vraie du succès. Toute réussite, pensait-elle, y était de l'homme même.

Puis, un jour vint où on lui apprit qu'elle apportait peut-être avec elle la raison de ses échecs. On lui montra que le monde des hommes était dominé par l'univers des infiniment petits. L'idée la surprit. Mais Lister était là. Il lui fallut se rendre à l'évidence. Elle reconnut qu'avec des intentions droites, elle avait, souvent, créé de la maladie et donné la mort.

Et repentante, avec un merveilleux élan, elle se forgea, à l'invite pastorienne, une discipline rigoureuse qui mettait l'opéré à l'abri de tout accident infectieux venu du dehors. Et quand celle-ci lui fut devenue une seconde nature, elle se crut vraiment toute-puissante, puisqu'assurée de son innocuité.

Et cependant, était-elle bien à la mesure de l'homme ? Ses triomphes quotidiens lui faisaient négliger la fréquence diminuée de ses échecs. Elle ignorait les limites de son pouvoir. Mais la vie est plus forte que nos illusions et bientôt alors qu'elle en était là, ivre de son destin, il lui fallut à nouveau s'humilier et reconnaître que, par delà l'asepsie, même en ne commettant aucun manquement à ses propres lois, elle pouvait tuer, parce que l'homme, son objet, sa fin et son moyen, pouvait en lui-même et par lui seul, la mettre en échec.

On ne lui avait jamais dit qu'elle était, en fait, un acte contre nature, une rude agression détruisant de frêles architectures protéiques, éveillant des réactions vaso-motrices, endocriniennes, humorales, créatrices d'une maladie posi-opératoire, souvent inapparente, mais toujours présente, parfois grave, quelquefois mortelle, la pureté de ses intentions ne suffisant pas à la rendre innocente. L'évidence était là cependant. Elle chercha dès lors à se faire tolérer au moindre prix tissulaire. Mais, ce n'était pas encore suffisant. Bien des opérés avaient des faiblesses cachées que l'opération révélait brutalement, et la chirurgie dut, c'était hier, se mettre en quête de l'homme, de ses mouvements intérieurs, de ses fragilités secrètes, afin de protéger chacun contre lui-même, face à l'opération.

Elle est, aujourd'hui, dans le plein essor de cette étape nouvelle qui la fait s'adapter, constamment, à la mesure de l'homme, de chaque homme. Et déjà la systématisation de ces bilans individuels, la précision des corrections prophylactiques ont transformé le sort de bien des opérés, en permettant des audaces techniques qui, hier encore, eussent paru folles.

Nouvelle étape. Nouvelle ascension. Physiologie de l'opéré. Chirurgie physiologique. Oui, certes, dans son esprit et ses tendances.

Mais, en fait, c'est de tout autre chose que nous entendons parler, quand nous disons aujourd'hui chirurgie physiologique, et c'est de cela que l'Académie a désiré connaître.

Le mot désigne une branche nouvelle de la thérapeutique qui cherche à obtenir, par des sections nerveuses ou par des actions endocriniennes, des mouvements physiologiques inverses de ceux par quoi se réalisent certaines de nos maladies, dans l'espoir d'obtenir ainsi un effet correcteur.

Elle est née vers 1925, modestement, à Strasbourg, et fut tout d'abord mal accueillie. Les augures du moment lui prédirent une vie brève. Tout en elle heurtait les idées traditionnelles. De tout temps, l'acte opératoire ne s'était adressé qu'à des états anatomiques constitués et à leurs conséquences immédiates. Drainer des abcès, réparer des déchirures, tourner des obstacles, enlever des tumeurs et des organes, redresser ce qui était tordu, exciser des cicatrices, transplanter de la peau et des tissus de nature conjonctive, mettre au repos ce qui avait besoin d'être immobilisé, c'était là toute la chirurgie, la chirurgie saine. Par une singulière confusion dans la signification même des mots, les chirurgiens d'hier, tout à la grandeur d'une tâche dont rien n'a changé, se méfiaient des états fonctionnels. Ils n'en comprenaient pas la vivante organicité. Troubles végétatifs n'étaient aliment que pour abstrac-teurs de quintessence, illusions et nuées. En fait, la physiologie, cette science des fonctions, ne les intéressait pas. La loi du réel n'était inscrite que dans la concordance anatomo-clinique. En dehors de celle-ci, tout était vain. Du mécanisme de création de la lésion, nul n'avait cure. Elle apparaissait comme un caprice de la vie, comme un fait en soi, échappé, tel qu'en lui-même, de la boîte de Pandore. Le vrai souci chirur-

gical était de la bien connaître, parce qu'on y voyait l'unique mesure de la technique.

Bichat était mort trop tôt. Son fulgurant génie n'avait pas eu le temps de féconder la pathologie, comme il l'eût fait, sans doute, en l'orientant vers l'analyse des écarts de la vie des tissus. On ne songea plus au message qu'il avait apporté. Virchow parut l'avoir annulé.

Il fallut plus d'un siècle à la chirurgie pour retrouver la présence de Bichat et pour s'intéresser à la vérité des vie végétatives tissulaires. On comprit, enfin, que c'était là, sans doute, qu'il fallait chercher l'origine et la trame de la lésion sous l'effet de causes diverses. Et l'hypothèse fut faite, en pensant tissus et non plus organes, que, probablement, c'était un trouble fonctionnel des activités tissulaires, un trouble initialement vaso-moteur d'habitude, que créait l'anatomie du pathologique. D'où l'idée que, peut-être, s'il en était bien ainsi, on pourrait, en s'adressant, opératoirement, aux mécanismes régulateurs de la vie végétative, obtenir des redressements physiologiques curateurs.

Evidemment, cette idée ne s'imposa pas, d'emblée, comme telle. Dans les sciences d'observation, il n'y a pas de génération spontanée des idées. L'hypothèse est toujours le fruit d'une contemplation. Ce n'est qu'après avoir longtemps regardé les faits que l'on trouve, parfois, un fil conducteur. Et, quand l'hypothèse a pris corps, on ne réussit plus à en retrouver les premiers vagissements. L'expérience de chaque jour a effacé les hésitations du début. Le passé n'apparaît plus que dans la logique de ses résultats. Pour le cas particulier de la chirurgie physiologique, il semble aujourd'hui que ce furent des faits simples et par là à caractère expérimental, qui donnèrent naissance et corps à l'intuition. Mais, dans la réalité, ils furent observés sans intention.

On vit qu'un traumatisme sans plaie, au niveau d'une articulation faisait constamment apparaître une réaction vasomotrice prolongée d'abord constrictive, puis de dilatation active, et finalement de dilatation passive. L'oedème, l'hypérémie locale, la gêne fonctionnelle, la cyanose, c'est-à-dire les signes mêmes de la banale entorse, en étaient la traduction première. Puis, quand elle se prolongeait, on constata que l'os se lysait, que les contours en devenaient flous, et que, peu à peu se réalisait le tableau de l'ostéoporose algique, aboutissant à la longue à une ostéogénèse marginale anarchique, créatrice de nouveaux troubles.

L'innervation ligamentaire si riche et pourtant si totalement méconnue faisait ainsi son entrée dans la pathologie avec la limpidité de ses réactions excessives. Or, celles-ci, les opérations sympathiques élémentaires de l'époque les faisaient rentrer dans le silence physiologique.

Une observation plus prolongée montra qu'il en était de même dans les fractures sans déplacement : une forte réaction vaso-motrice suivait aussitôt l'accident, produisant l'oedème, la phlyctène sanglante par hémorragie diapédétique, puis venait la résorption des extrémités osseuses et, vers le neuvième jour, une ostéogénèse en ordre dispersé, à laquelle on donnait le nom de réparatrice quand elle était devenue unitive.

Une physiopathologie vivante s'édifiait.

L'os, le seul de nos tissus qui nous donne le sentiment de l'éternité, paraissait de tous le plus labile. L'ostéolyse par hypérémie se révélait comme un phénomène banal, mais primordial et il était fonctionnel. L'ostéogénèse en était l'aboutissant naturel et, réduite à des lignes exagérément simples, faisait figure de simple conséquence de variations vaso-motrices initiales. Ostéite paréfiante, ostéite condensante voisinent sans cesse, avaient dit les anciens. Tout s'expli-

quait. Le trouble fonctionnel créait l'état anatomique, et notre anthropocentrisme lui donnait un sens de finalité.

Parallèlement, les opérations sympathiques paraissaient assez puissantes pour corriger l'ordre troublé.

La conclusion s'imposait. Mais pouvait-on aller plus loin ?

Il sembla rapidement que l'on pouvait étendre cette conception aux mécanismes de production de la douleur-maladie. L'observation montrait que souvent, la douleur naît d'une ischémie relative ou d'une vaso-motricité troublée. Les sections de la voie sensitive alors en usage était fréquemment en défaut. On chercha à obtenir la sédation en changeant le régime vaso-moteur. Les sympathectomies permettaient de substituer l'hypérémie active à la vaso-constriction et à la vaso-dilatation passive. Leurs résultats dépassèrent les espérances. Et la chirurgie de la vaso-constriction s'affirma bientôt comme un chapitre important de la chirurgie physiologique, qui s'agrandit alors d'une annexe endocrinienne.

Par ailleurs, le moment était devenu favorable à l'accueil d'idées qui avaient paru tout d'abord chimériques. L'étude des avitaminoses, l'endocrinologie faisaient tourner le kaléidoscope de la médecine. Tout un groupe de maladies échappait désormais à l'emprise pastorienne.

On voyait la carence d'une substance minimale s'accompagner de grands désordres anatomiques, réversibles jusqu'à un certain moment, sous l'effet de médications simples.

Expérimentalement on produisait aisément l'apparence anatomique de maladies jusque-là mystérieuses : l'injection de 10 unités de parathormone par jour pour 50 à 60 grammes de rat faisait apparaître des hypéroses diffuses du squelette. Avec 20 unités, on réalisait

l'ostéodystrophie fibreuse. En coudant alors artificiellement l'uretère, on faisait naître des calculs dans le rein. De faibles doses de la même hormone produisaient, chez le jeune rat, les lésions de la sclérodémie humaine, et chez l'animal adulte la calcification de la media artérielle.

Parallèlement, chez l'homme, l'ablation d'une ou de deux parathyroïdes et des débris thymiques persistants faisait rétrocéder les maladies correspondantes.

Un peu plus tard, Reilly montra, dans des études ingénieuses et fécondes, toute la richesse pathogène des excitations sympathiques.

En somme la position de recherche d'une partie importante de la pathologie chirurgicale était renouvelée. Elle se situait désormais à l'ordre des tissus sur le plan de la physiologie végétative et de la chimie endocrinienne. Et sur ce terrain, en marge de la physiologie, s'expliquait naturellement un fait qui avait toujours intrigué les médecins : l'inégalité des hommes devant l'efficacité d'une cause. Chacun de nous ayant son individualité vaso-motrice et endocrinienne, il était dans l'ordre que chaque maladie fût de l'homme même, chacun la faisant au gré de ses valeurs physiologiques propres, et certains à la façon inapparente de Charles Nicolle.

Dans une époque où la médecine tendait à se standardiser scientifiquement, il paraissait, en somme, que l'art, plus que jamais, consistait à se pencher sur l'individuel. L'esprit de finesse devait demeurer l'instrument le meilleur de la médecine efficace.

Ceci étant, il paraissait naturel de demander à des actions nerveuses ou à des actions endocriniennes de corriger un des mécanismes essentiels de la maladie. Sous un certain biais, l'analyse des faits invitait aussi à modifier opératoirement les climats tissulaires de la

maladie, en cherchant à changer la synergie désaccordée des médiateurs chimiques. C'est ce qui fut fait, avec la mesure et l'esprit critique qui convenaient.

Et, peu à peu, cette volonté d'action végétative qui avait paru une romantique erreur d'aiguillage quand elle fut annoncée pour la première fois, a pris, de nos jours, une résonance si considérable qu'il est devenu difficile d'en dresser le bilan. L'oeuvre est toujours sur la roue. On ne peut guère l'étudier qu'à travers des catégories un peu artificielles.

Au premier plan, il faut mettre la chirurgie de la douleur, parce qu'elle fut, dans les débuts, un terrain d'élection pour la recherche.

La douleur nous demeure insaisissable. Nous ne la connaissons qu'au jour où nous saurons comment, en nous, à partir d'une excitation extrinsèque qui ne peut être qu'indifférente, se construit la sensation. Et l'on peut penser que l'on dépasse ce qui est inscrit dans les faits quand, remettant en question, sans le dire, tout le problème philosophique de la sensation, on lui attribue, à la périphérie, des appareils spécifiques de réception ayant pour mission de choisir effectivement parmi tant d'autres excitants, ceux qui sont chargés d'un message effectif, comme s'il se pouvait lire hors des centres mêmes de la sensation. Mais, laissons cela qui, à soi seul, mériterait une longue discussion.

Un fait domine son histoire. Les chemins préformés qui conduisent les virtualités douloureuses sont, tout le long de leur trajet, en liaison étroite avec des récepteurs de tous genres, avec les postes d'écoute des activités végétatives, sensorielles et psychiques, si bien que toutes sortes d'excitations étrangères à son mode de production habituel interfèrent dans la genèse et l'élaboration de la douleur.

Phénomène de conscience affective, elle n'est jamais un fait pur comme l'est la douleur expérimenta-

lement provoquée. Sans cesse, interviennent, pour lui donner ses caractères, de multiples composantes physiologiques.

Et c'est, sans doute, leur dosage individuel qui donne à chacun de nous son aptitude personnelle à souffrir ou sa relative indifférence aux excitations appelées à produire la douleur.

La chirurgie physiologique s'est efforcée d'analyser ces facteurs d'interférence. Il lui est apparu tout d'abord que, souvent, la douleur était produite par des perturbations de la vasomotricité et, reprenant une idée de Jaboulay, un précurseur trop oublié, elle a cherché à la supprimer par des sections ou par des anesthésies sympathiques, productrices de vaso-dilatation active, et elle y a souvent réussi.

La causalgie de guerre, que l'on observe aussi après les accidents du temps de paix, moins violente, sans doute parce que, dans la guerre, les facteurs de déséquilibre végétatif sont accumulés, en a tiré un grand bénéfice. La plupart des causalgies, précocement traitées, guérissent par des infiltrations ganglionnaires, par des sympathectomies périartérielles ou des gangliectomies. Ce qui était une promesse en 1918 a été la réalité de 1944.

Chez les amputés qui souffrent, ces hommes à sections nerveuses multiples non réparées, où le neurogliome est une lésion irréparable, dont l'excision ne donne rien de bon, la chirurgie physiologique a marqué un point.

Quand la douleur n'est que du moignon et n'intéresse pas le membre absent, les infiltrations ganglionnaires répétées comptent un grand nombre de succès durables et, chose inexplicable, font disparaître l'illusion de présence du fantôme ou, si elle n'existe pas, la font apparaître parfois. Quand la sédation n'est que temporaire, les opérations sympathiques précoces réus-

sissent, bien souvent, à donner une guérison qui, au bout de plusieurs années, a été trouvée maintenue. Guérison non point toujours absolue, totale, car certains opérés ne souffrant plus, capables d'activité sans le secours d'un traitement médicamenteux, gardent des éclairs sensitifs en marge de la douleur, sous l'action des émotions et de tout ce qui est affectif. La qualité de leur vie n'en a pas moins été changée.

La douleur siège-t-elle sur le membre absent, mieux vaut s'adresser à la section haute de la voie sensitive. Mais, chez ceux qui souffrent depuis longtemps et que tant de déceptions ont meurtris, cette section échoue souvent comme le reste. Il faut alors, semble-t-il du moins pour l'instant, recourir à la plus ingénieuse des créations de la chirurgie physiologique, à cette lobotomie frontale de Moniz qui cherche à supprimer la composante cérébrale de la sensation et fait disparaître l'angoisse de la douleur, son souvenir hallucinant, sans troubler les perceptions sensitives.

Sur bien d'autres terrains, le traitement de la douleur a gagné à s'inspirer d'une pensée physiologique, aussi bien dans des douleurs mineures qui accompagnent les entorses, les arthrites chroniques de tous ordres ou qui survivent à certaines fractures, que dans les douleurs viscérales qui créent tant d'obsédés.

Mais là plus que partout ailleurs, le chirurgien qui veut tenter l'essai doit être un vigoureux organicien observant longtemps avec l'inquiétude de l'erreur avant de se décider. Un exemple fera bien comprendre ce que ceci veut dire :

Un homme de trente-cinq ans souffre depuis deux ans de douleurs en ceinture très violentes que l'on finit par rattacher au pancréas. Une radiographie montre des taches qui se projettent tout le long de l'axe pancréatique. Après une cholécystostomie efficace aussi longtemps que le drainage biliaire est main-

tenu, on se décide à couper le splanchnique gauche. La douleur diminue. Le splanchnique droit est alors sectionné. Echec. Une laparotomie montre un pancréas énorme, kystique, bourré de calculs. Une pancréatectomie subtotale fait disparaître la douleur et permet la démorphinisation.

Si l'on a le souci de ne pas minimiser les lésions irréversibles, justiciables de l'action directe, quelques douleurs abdominales sans substrat anatomique décelable, s'il n'y a pas eu antérieurement de multiples laparotomies inefficaces créatrices de cicatrices réflexogènes, peuvent être soulagées par des infiltrations et par la section des planchniques ; mais l'aventure est toujours incertaine. Nous ignorons trop de choses.

Il en va tout autrement dans les douleurs pelviennes de la femme. Là, la section sympathique imaginée par Cotte a vraiment transformé le martyre mensuel de certaines jeunes femmes, vouées avant lui à la répudiation et à la neurasthénie. Certes, il n'en faut pas abuser. Le succès, comme si souvent, est fonction d'une certaine rigueur dans l'indication.

On peut en dire autant de celle des douleurs viscérales qui a été l'objet des tentatives les plus attentionnées dans les conditions les plus ingrates : la douleur angineuse. La matière était difficile. Aussi est-on toujours en plein débat. Alors qu'en certains centres chirurgicaux, on ne songe qu'à des radicotomies postérieures étendues, ailleurs on ne s'occupe que de revascularisation myocardique. D'autres écoles sont restées fidèles aux infiltrations stellaires, à la stellectomie ou aux gangliectomies dorsales supérieures. Ici, récemment, reprenant une suggestion faite en 1932, on est allé droit à la coronaire antérieure pour lui enlever ses nerfs adventiciels et lier la grande veine voisine. Là, dans certaines circonstances, on a pu obtenir d'éton-

nants résultats par l'infiltration et la section splanchniques.

Multiplicité des moyens. Exclusivité des tendances. Variabilité du pronostic. Scepticisme des uns. Indifférence des autres. Tout contribue à rendre incertain l'homme de bonne volonté séduit par la grandeur de la tâche.

Ainsi, dans le domaine de la douleur, la chirurgie physiologique est en pleine prospection.

Avec le même esprit, la chirurgie de la vaso-constriction est, elle aussi, en grand développement. Le récent Congrès de Londres en a consacré les réussites. Elle repose sur cette double constatation que le spasme est un des éléments fondamentaux de l'expression des maladies artérielles et veineuses, et que toutes les sections sympathiques produisent une vaso-dilatation active.

Ne considérons que les artères. Dès qu'une artère est atteinte, la vaso-dilatation intervient aussitôt par réflexe artério-artériel qui bloque plus ou moins les collatérales adjacentes. Elle en réduit le calibre, complète l'ischémie, empêche le rétablissement circulatoire et produit la gangrène. C'est à cet élément influençable que la chirurgie physiologique s'adresse. Sur l'animal normal, le blocage sympathique, au bout d'une heure, fait apparaître à l'artériogramme le réseau jusqu'alors invisible de collatérales dilatées. Et l'effet se poursuit, cumulatif ; au bout de seize jours, il est à son maximum. Expérimentalement, la gangliectomie, dans des cas où la gangrène apparaît fatalement, en empêche la production, et l'artériectomie a une action de même sens.

Et, de fait, dans la deuxième guerre mondiale, l'infiltration sympathique et la gangliectomie ont transformé les résultats des ligatures artérielles dont le pro-

nostic était si sombre. Ce fut un triomphe de la chirurgie physiologique.

De même façon et par les mêmes moyens, l'évolution des artérites dont la fin habituelle était l'amputation a été modifiée du tout au tout.

Dans la thromboangéite, l'analyse physiologique a révélé trois causes de spasme : tout d'abord, un élément surrénalien, dont l'expérimentation et la thérapeutique ont montré l'importance ; en second lieu, des réflexes vaso-constrictifs partant de la paroi de l'artère oblitérée, dont l'artériectomie a prouvé l'existence en les supprimant ; enfin, de constantes lésions dégénératives des ganglions paravertébraux qui peuvent être un facteur d'excitations sympathiques, donc de vasoconstriction.

En s'adressant à ces trois éléments par des opérations combinées : surrénalectomie, section des splanchniques, gangliectomie, artériectomie, on a pu obtenir des guérisons de quinze à vingt ans de durée dans la terrible maladie de Buerger. Certes, il y a aussi des échecs, mais malgré de précieux moyens d'information, que savons-nous souvent de l'état réel de toutes les artères dans une maladie si complexe ?

Dans les artérites par surcharge, où la thrombose est locale, bien qu'en dépendance de facteurs généraux, l'ablation du segment oblitéré et la gangliectomie ont permis, dans de nombreux cas, de calmer les douleurs et d'éviter l'amputation, cette catastrophe. Grâce à ces opérations, des vieillards ont vécu depuis quinze ans et plus sans accident évolutif, et l'on peut dire aujourd'hui que si les médecins voulaient comprendre que la thrombose fémorale est une maladie d'emblée chirurgicale, il pourrait ne plus y avoir d'amputation pour gangrène sénile.

La chirurgie physiologique a, également, transformé le pronostic des phlébites post-opératoires, cet

opprobre de la chirurgie, d'une chirurgie que cette complication fait inhumaine.

La réussite est moins assurée dans la maladie de Raynaud. Singulier paradoxe, puisqu'elle paraît la plus fonctionnelle des maladies. Certes, elle est souvent améliorée par les anesthésies stellaires répétées et par les opérations sympathiques pré et postganglionnaires. Mais dans ce syndrome si précis au point de vue symptomatique, bien des facteurs nous échappent encore. Le déterminisme initial demeure habituellement inconnu. L'hypersensibilité au froid et aux émotions reste sans explication, sinon verbale. Nous sommes devant des inconnues. Des éléments manquent à une reconstruction du puzzle. Cet état apparemment simple est plus obscur à l'analyse qu'on ne l'avait pensé.

Ainsi en est-il dans l'hypertension essentielle au traitement de laquelle on s'est tant évertué depuis quinze ans. En elle tout est déconcertant. Son apparente bénignité et sa redoutable gravité, la longue tolérance de tensions très élevées et la rapide évolution de certaines tensions moyennes, la chute tensionnelle qui suit l'apparition d'un foyer d'ischémie cérébrale et la signification fâcheuse de certaines minima déséquilibrées. On a cru que tout allait s'expliquer quand l'expérimentation a montré que la diminution du calibre de l'artère rénale faisait élever la tension de façon durable. Mais la question est plus complexe que ne l'indique l'étude des hypertensions provoquées. L'influence évidente des facteurs d'émotivité des soucis et des chagrins sur son évolution, les tolérances individuelles, la variabilité des symptômes, l'efficacité parfois surprenante et durable d'une surrénalectomie, montrent que tout n'est sans doute pas aussi simple qu'on a pu le penser. On a le droit de demeurer endocrinien. Le déterminisme linéaire du fait expérimental nous fait voir sou-

vent le but tout proche. Mais la clinique ne suit pas toujours exactement la raie lumineuse. Elle fait volontiers l'école buissonnière et nous laisse désemparés. Après bien des tâtonnements, il a pu sembler que l'ablation étendue et bilatérale de tout le splanchnique thoracique, de ses racines et de la chaîne paravertébrale avait tout résolu. Ce n'est peut-être pas aussi certain qu'on l'a cru. Le problème doit demeurer en chantier.

Sur d'autres terrains, la chirurgie physiologique s'est adressée aventureusement, en apparence, à des maladies cependant définies par une lésion constante comme l'ulcère de l'estomac. La section des splanchniques, dans certains cas, a paru en amener la guérison avec rétrocession de l'état anatomique. Actuellement, le vent est à la section bilatérale des pneumogastriques. Il y a là de grandes promesses.

Dans les dilatations sans obstacle des voies biliaires et de l'intestin terminal, dans celle des calices, du bassin et de l'uretère, on a cherché à réduire par des sympathectomies l'influx dilatateur ou inhibiteur de la contraction. Tout indiquait, en effet, que ces maladies résultaient d'un déséquilibre neurogénique congénital ou acquis. Certains opérés ont été définitivement guéris. Chez d'autres, la transformation ne fut que temporaire. Quelquefois, l'échec fut complet et, ne retenant que les insuccès, on a voulu conclure à l'inefficacité de la méthode. Il eut été plus scientifique de chercher la raison des échecs. Est-on bien sûr d'avoir toujours fait exactement ce qu'il fallait faire ? Sur les musculatures lisses, seule la section des fibres pré-ganglionnaires a théoriquement l'effet physiologique désiré. Chez l'animal, ces fibres, qui font synapse dans le ganglion mésentérique inférieur, sont ramassées en des conducteurs de topographie connue. Chez l'homme, elles sont dispersées et leurs points d'inter-

ruption sont multiples. En outre, il y a une question d'hypertonie sphinctérienne qui demande une autre neurotomie. Ce n'est donc pas la méthode qui est en défaut. Ce sont plutôt nos insuffisances physiologiques.

Bien d'autres essais ont été tentés par la chirurgie physiologique.

Le plus récent peut-être est celui qui a consisté à essayer la croissance d'un membre en retard de 7 centimètres sur son congénère, en créant opératoirement une anastomose artérioveineuse fémorale, pour produire une stase veineuse chronique, condition essentielle de la croissance osseuse, comme le montrent les hyperallongements squelettiques qui accompagnent les fistules artério-veineuses survenues dans l'enfance et et certains angiomes de membres.

Autre suggestion. Les courts-circuits circulatoires que réalisent les anastomoses artério-veineuses s'accompagnent toujours d'une chute tensionnelle. N'y aurait-il pas là un moyen efficace dans certaines hypertensions ayant dépassé le stade des opérations planchniques ? Une première tentative paraît concluante.

Autre thème dont rêvent certains hommes d'action. Ne pourrait-on pas influencer par des actions vaso-motrices l'excrétion du mucus tout le long du tube digestif et des voies respiratoires ? Le problème est en cours de recherche.

Il est enfin un domaine immense, à peine abordé, qui paraît devoir relever, lui aussi, des procédés de la chirurgie physiologique, celui de quelques maladies endocriniennes.

Elles sont de deux sortes : il y a celles où des perversions fonctionnelles en excès, qualitatives ou quantitatives, produisent à distance des désordres tissulaires

paraissant évoluer pour leur propre compte, et celles qui relèvent d'une insuffisance sécrétoire.

Dans le premier groupe prennent place, dès maintenant, la trombangéite et la sclérodermie.

La surrénalectomie unilatérale ou la section bilatérale des splanchniques, qui énerve les deux glandes, est dès aujourd'hui le meilleur des traitements de la maladie artérielle qui n'est que secondairement artérielle.

Dans la sclérodermie, la thymo-parathyridectomie, associée ou non aux opérations sympathiques, compte de nombreuses réussites, à condition d'une longue patience. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années que s'achève la reconstruction conjonctive donnant à la peau sa souplesse. Quelque 80 cas, opérés depuis vingt ans, permettent de le dire formellement.

Les insuffisances endocriniennes offrent de semblables perspectives. Sans doute, le problème est difficile car il suffit de bien peu de chose, en apparence, pour réduire à distance en cascade certaines activités sécrétoires, et facilement, ici, nos sagacités sont en défaut: aucun phénomène n'est vu dans sa naïveté première. L'expérimentation nous en donne un exemple: le simple drainage de la bile au dehors produit, en peu de jours, de grandes perturbations histochimiques déficitaires dans la thyroïde, dans les parathyroïdes et dans les surrénales, et nous ne saurions dire ce qui a commencé.

Cependant, déjà, des résultats précis ont été obtenus: l'ablation du ganglion cervical moyen a permis de revitaliser les parathyroïdes dans la tétanie chronique. La neurectomie sinu-carotidienne active de façon durable l'insuffisance surrénalienne de la maladie d'Addison. Le drainage biliaire prolongé qui, expérimentalement, fait apparaître une multiplication des îlots de Langerhans, a paru améliorer un diabète pancréatique.

Mais tout ceci n'est qu'ébauché. Il y a dans la chirurgie physiologique un immense objet de travail. A chaque pas, nous butons sur des inconnues. Les idées sont plus nombreuses que les certitudes.

Professeur RENE LERICHE.

Membre de l'Institut.

POÈMES

PAYSAGE...

*Au fil de l'eau s'enfuit une aile toute blanche,
Plus pure que l'ibis qui glisse au fil de l'eau ;
Le nautonier chantonne un vieux chant monotone
Où le regret des jours au fil de l'eau s'épanche ;*

*Dans un ciel rayonnant de bouquets de pervenches
L'essaim blanc des ramiers s'essore des roseaux ;
Le saule au fil de l'eau prend des teintes d'automne
Sur les tranches d'azur que découpent les branches.*

Au fil de l'eau s'enfuit une aile toute blanche...

MARINE

I.

*La mer tout doucement berce d'un flot qui dort
Mon rêve de marin au lointain qui le saoule ;
Et l'azur savamment constellé de grains d'or
Découvre un horizon blessé d'un long remords.*

*C'est le soir qui murmure aux langueurs de la houle
L'espoir ressuscité des rives et des ports ;
Et dans l'oubli du monde et de l'heure qui croule
L'ivresse de l'azur dans mes veines s'écoule.*

MARINE

II.

*Les vagues s'éloignaient des rochers attristés
Que baise avec amour l'âme des vieux roulis.
Pas un tour de colombe à l'horizon fleuri
Pour relever l'espoir des sables consternés.*

*Tout vibre au feu grégeois comme des feuilles d'arbre.
La passerelle s'affaisse aux ferveurs de l'été
Sous l'immense colonne éprise de clarté
Qui pousse au ciel serein son chapiteau de marbre.*

*Au moins si la rafale en ce moment certaine,
Ainsi qu'une mouette amoureuse des lames,
Relâchait sur les flots le désespoir des flammes !...
Mais le soleil palpite et la quille est d'ébène.*

CONSOLATION

*Lorsque ta voix murmure avec plus de caresse,
O charme de l'absence où la chair se repose !
La nuit se fait plus douce au rythme qui l'opresse.
Jamais cette vision n'aura d'apothéose.*

*Et quand je te prédis une aurore vermeille,
Comme un souffle d'extase aux lèvres suspendu,
Ta voix se fait soudain plus grave à mes oreilles.
Plus lointaine que toi, ta chair ne répond plus.*

*Ces bras d'albâtre rose où fleurit un diadème,
Plus mouvants que les bras charmeurs d'une odalisque,
Si j'en viens à toucher ton absence suprême,
Mes doigts feront pâlir ces fleurs de tamarisc.*

*O bras charmeurs, ô bras d'almée, ô bras d'aimée !
L'absence est plus pressante où tout s'évanouit !
Combien aura duré cette nuit d'Idumée ?
Combien aura chanté ma longue tyrannie ?*

*Et ces seins transparents comme une source claire,
Où l'eau vive chantonne éparse au vent du soir,
Si j'en viens à frôler leurs dômes de lumière,
Comme un rêve s'enfuit ce parfum d'encensoir.*

*O charme de l'absence où l'attente s'attise...
Je sens dans l'air plus pur un tournoiement d'abeilles
Dans l'air plein d'acacias un parfum de cytise.
Ta voix se fait déjà plus vague à mes oreilles...*

FESTIN DE PIERRE

*Mes yeux ont pressenti le tournoiement des heures
Dans la fuite éperdue au revers des collines ;
L'ombre s'est étalée où glauquent les lueurs,
Parfum de marbre noir et couleur de résine.*

*Le désir des remparts flotte la voix des orgues !
Étincelle, étincelle où couronne un destin
Fait de palme et d'amour et de charme sans morgue,
La pierre immaculée abreuve ce festin.*

*Heureux qui parachève un coin de l'obélisque
Au jardin où fleurit la moiteur des étangs,
Quand le jour s'accroupit aux pieds d'une odalisque
Et pose son manteau aux lézardes du temps !*

MON BEAU VOYAGE

*La comète avait mis sa chevelure blonde
Pour paraître plus belle au beau soir de septembre,
Et d'un doigt répandait un léger parfum d'ambre
Sur les fleurs exhalant leur haleine profonde.*

*Une voix haletante éparse dans l'espace
Chantait des hallalis sur des airs de hautbois ;
On eut dit dans le noir une âme qui louvoie
En quête d'infini et de frissons d'angoisse.*

*Soudain la nuit sertie aux anneaux d'améthyste,
Aux confins de l'azur entr'ouvrit son arène :
Douze constellations, comme une longue traîne,
Frémirent tout à coup sous mes doigts d'alchimiste.*

*Douze constellations ont frémi de m'entendre
Chanter des hallalis sur des airs de hautbois,
Et sourdre dans le noir comme une âme aux abois,
Aspirant à longs traits les rayons et les cendres.*

*Je me vis, soulevé vers les hauteurs sublimes,
Elargir l'envergure aux lointains caverneux,
Et tournoyer les flancs des mystères poudreux
Dans l'engloutissement monstrueux des abîmes.*

*Et là, dans l'oeil magique ouvert sur l'infini,
Où des hublots d'argent m'envoyaient des falots,
Où je sentais tout près grelotter des halos,
Ma course était harpée au delà de la nuit.*

*Vers le nord défilaient d'étranges déités.
Fuyant comme une mer sur des pâleurs de cygne ;
Et l'on voyait, épars sur les marches insignes,
Aux quatre vents, des candélabres de clartés.*

*Pareil aux vœux lointains des astres confondus,
La houle m'entraînait sur des senteurs marines ;
Et j'ai dû traverser des montagnes d'hermine
Sur les traîneaux halés de langueurs superflues.*

*Deux mille ans j'ai suivi les routes de l'exil
Sur les cailloux phosphorescents des astérides.
Deux mille ans j'ai foulé les délires livides
Sans savoir s'il existe un havre au bout du fil.*

*Et quand avec l'espoir d'attendrir les matins,
Ma coque retournait les ténèbres profondes,
Ma sonde ramenait des débris d'autres mondes,
De soleils agités de sanglots intestins.*

*Enfin, sans déchausser mes bas de carnaval,
Ni vaincre les ressacs des falaises magiques,
Dans le chaos croulant des extases mystiques,
L'aurore a fait craquer ma coque de cristal.*

IMPRESSION EN HAUTE MER

*Le bateau tangué, tangué, tangué
Sur la mer immense !
Le marin lui tire la langue
En vieille connaissance.*

*J'ai des toupies dans les entrailles
Qui tournent, tournent, tournent...
Comme des boulets de mitraille
Ou des diables qu'on enfourne.*

*Le roulis me creuse le ventre ;
Je roule, roule, roule
Sur le tapis, des bords au centre,
Selon l'air de la houle.*

LE SINGE DU BATELEUR

Martin-bâton frappe la terre.

“Voyez, messieurs, voyez, Mesdames,

“Le général allant en guerre,

“Qui fait ses adieux à sa femme.”

*Fais tes caresses,
Singe de diable,
Montre tes fesses
Au plus aimable.*

“Voyez, les gars, voyez, les filles,

“Sur sa chaise, dans la cuisine,

“La ménagère qui roupille

“En épluchant ses aubergines.”

*Roupille donc,
Singe de diable,
Montre tes fesses
Au plus aimable.*

“Voyez, Messieurs, voyez, Mesdames,

“Le vieux cocu qui vous surprend

“Sa digne épouse, qui se pâme

“Entre les bras de son amant.”

*Allons, trépigne,
Singe de diable,
Montre tes fesses
Au plus aimable.*

“Voyez, les gars, voyez, les filles,

“Le meunier mangeant ses lentilles,

“Le cul-de-jatte sur ses béquilles,

“La grosse dame qui se tortille.”

*Dandine-toi,
Singe de diable ;
Montre tes fesses
Au plus aimable.*

*Un vieux vint à passer qui vit ces tours d'adresse
Et dit aux spectateurs aussi bien qu'au babouin :
"Si le singe voyait la couleur de ses fesses
"J'affirme, quant à moi, qu'il ne danserait point."*

SOUS LA FEUILLÉE

*Les nuages aux cheveux roux
Défilent au vent d'automne,
Au vent du large qui chantonne
Des refrains tristes et doux.*

*Un flot de souvenirs
Tourne sous la feuillée
Où tremblent des soupirs
Comme des fleurs fanées.*

*De vieux désirs
Inaltérés,
Et des plaisirs
Mal étirés...*

*Les faux soupirs
Désabusés,
Et les délires,
Disques usés...*

*Vieille croisée
Où venait luire
Son frais sourire
Dépossédé...*

*Mon coeur chavire
A ces pensées,
Comme un navire
Désorienté.*

*O flot de souvenirs
Tournant sous les feuillées
Où tremblent des soupirs
Comme des fleurs fanées !*

*Ces refrains tristes et doux
Flottent au vent nacré d'automne,
Au vent du soir qui chantonne...
O nuages aux cheveux roux !*

LA BELLE AU BOIS DORMANT

*On croit toujours aux contes de fées ;
On est parfois le prince charmant !
Voici le château, près de l'Orée,
Où rêve ma belle au bois dormant.*

*Au souffle puissant de ma monture,
Qui fait trembler tous les alentours,
Les quatre dragons de la clôture
A travers bois s'enfuient sans retour.*

*Les arbres, les ronces, les épines
S'écartent pour me laisser passer.
Devant mes pas le destin s'incline,
Et le passé se met à danser.*

*Voici la cour de marbre pavée,
Les pages, les gardes, les valets ;
Voici la chambre toute dorée
Où dort ma reine en ses longs colliers.*

*Merveille de te dire mon âme,
Je suis le preux, je suis l'enchanteur,
Le chevalier épris de sa dame,
Je suis le mage, l'ensorceleur.*

*Mon nom est l'espoir qui t'illumine ;
Je suis l'amour vainqueur de la mort.
Tes yeux s'entr'ouvrent, ô ma divine ;
Ton réveil a le goût de l'aurore.*

*Ton coeur se tourne vers la clairière,
Tes seins palpitent aux serpolets.
Je suis l'Amour ; ô lianes, ô lierres,
Tes bras me font un nimbe étoilé.*

*On croit toujours aux contes de fées...
Et sans être le prince charmant,
Il est doux parfois, dans les veillées,
De retrouver son âme d'enfant.*

PARDON

*Je ne sais plus prier, Seigneur ;
Les mots glissent de ma mémoire,
Comme une onde blasphématoire
Les mots glissent de ma mémoire ;
Seigneur, je ne sais plus prier.*

*Mon coeur est plein d'un ennui dense ;
Je viens devant votre splendeur,
Traînant ma honte et ma douleur.
Je viens devant votre splendeur
Poser mon coeur plein d'ennui dense.*

*L'autel est fleuri de lilas,
Les voix chantent au jour de fête ;
Mais mon âme n'est pas prête
A chanter en ce jour de fête
Devant l'autel plein de lilas.*

*Vous avez reçu la prière,
Seigneur, du bon samaritain.
Me voilà seul sur le chemin,
Moi, le mauvais Samaritain.
Seigneur, exaucez ma prière.*

GEORGES ZAYED

INSTITUT DE FRANCE ET ACADEMIE

FRANÇAISE

Deux cérémonies, ou, au moins, deux réunions, dont on peut bien dire qu'elles étaient "hautement" intellectuelles, ont marqué, pour les milieux académiques français, l'entrée véritable dans l'automne de l'année 1947. Car le temps ne s'accorde pas nécessairement avec le calendrier. Ce dernier est rigide. Le temps garde une certaine fantaisie. Il a bien voulu en user au profit des honnêtes gens de l'Europe occidentale, et, pour montrer qu'il y a toujours des raisons d'espérer, le soleil a prolongé ses bienfaisants sourires.

Bref, l'Institut de France s'est réuni pour la Séance annuelle des cinq Académies, et, aussitôt après, l'Académie Française s'est assemblée pour accueillir son dernier élu, le chirurgien Henri Mondor. Le chirurgien Mondor est aimé des milieux littéraires, non seulement parce qu'il a exercé son talent tranchant pour l'utilité pratique de nombreux écrivains, mais parce qu'il a célébré dans des livres méticuleux et fervents, le culte du poète Mallarmé. Il remplaçait, d'ailleurs, à l'Académie Française, Paul Valéry, et, avec le concours de Georges Duhamel qui répondait à son discours de réception, un pieux hommage fut rendu à un grand nom...

Certains s'étonnent toutefois qu'une réception à l'Académie française émeuve la curiosité du public plus que ne le fait la Séance annuelle des cinq sections de l'Institut de France.

Il pourrait y avoir une noblesse majestueuse et rayonnante dans l'Assemblée annuelle de l'Institut tout entier...

Les fondateurs de l'Institut ont tenu essentiellement à ce qu'il formât un tout, et, en quelque manière, à ce que chaque partie bénéficiât du prestige des autres parties. Il sied toujours de rappeler que la Convention, en 1792, supprima toutes les académies et sociétés littéraires patentées ou dotées par la Nation. Bientôt elle entreprit de les réorganiser sur un plan plus étendu, et, dirons-nous, plus philosophique, en les remplaçant par un Institut "embrassant toutes les branches des connaissances humaines". C'est la Constitution de l'an III elle-même qui stipulait, en 1794, à l'article 298 :

"Il y a pour toute la République un Institut National chargé de recueillir les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences".

La conception était grandiose. Mais l'ex-Académie française, fondée par Richelieu, se perdait dans l'auguste masse. Elle n'était plus que la troisième classe de l'Institut, dite classe de Littérature et Beaux-Arts. Bonaparte—puis Napoléon—était particulièrement sensible à l'harmonie de ces vastes créations, et il ne négligea rien pour consolider le jeune Institut qu'avait fondé la Convention. La classe de Littérature et Beaux-Arts persista donc à n'être qu'une classe de l'Institut. Et les écrivains qui y étaient inscrits se souvenaient avec regrets de l'isolement superbe et dominateur de l'ancienne Académie française.

Ils s'en souvenaient si bien que, lorsque survint la Restauration monarchique, ils obtinrent que l'Institut de France fût réorganisé à leur profit, et la classe des

Lettres se métamorphosa en première classe de l'Institut sous le titre traditionnel et sonore d'Académie française. Le ministre de Louis XVIII, qui fut l'agent principal de cette restauration accessoire et complémentaire, s'appelait M. de Vaublanc. Il était homme de mérite, historien, au surplus, et il lui eût été doux d'être admis dans le sein respectable de cette vieille Académie française qu'il avait rajeunie en la reconstituant. Il fut déçu dans ses ambitions, assez légitimes et, en somme, assez innocentes. Il n'entra pas à l'Académie française.

Mais la nouvelle "première classe de l'Institut de France", toute fière d'avoir récupéré le titre d'Académie française, brûla de rétablir les privilèges ou les prérogatives de l'ancienne Académie issue du génie politique de Richelieu. Certes, elle n'était plus tout à fait l'Académie Richelieu. Elle était l'Académie Vaublanc. Mais elle évoquait très volontiers Richelieu...

*
* *

Et cela est d'autant plus plaisant qu'il est mieux démontré que Richelieu avait fondé l'Académie française — comme malgré elle... Chamfort nous le raconte, après ou avant bien d'autres :

"Quelques gens de lettres, plus ou moins estimés de leur temps, s'assemblaient librement et par goût chez un de leurs amis qu'ils élurent leur secrétaire. Cette société, composée seulement de neuf ou dix hommes, subsista pendant quatre ou cinq ans et servit à faire naître différents ouvrages que plusieurs d'entre eux donnèrent au public. Richelieu, alors tout-puissant, eut connaissance de cette association et lui proposa de la constituer en société publique. Ces offres, qui affligèrent les associés, étaient à peu près des ordres, il fallut fléchir".

Maintenant, — nous sommes en 1815 — les membres de la Section, ou de la classe des Lettres de l'Institut de France, forts de la prépondérance qu'avait obtenue l'ancienne Académie française pendant près de deux siècles, jugeaient, au contraire, que Richelieu avait eu une conception digne d'être admirée, et que les écrivains pouvaient bien payer de quelque docilité envers le pouvoir la gloire d'être agrégés en un petit groupement superbe et unique dans l'Etat. C'est eux qui réclamaient d'être formés en escouade, sinon militarisée, en tous cas disciplinée par le gouvernement.

Depuis lors, durant le siècle dix-neuvième et aujourd'hui encore, l'Académie française, sans se séparer des autres classes de l'Institut, entend néanmoins s'affirmer en dehors d'elles, et, un peu ou beaucoup, au-dessus d'elles. Sainte-Beuve, académicien lui-même, attesta, démontra dans une étude très pertinente, que les prétentions de la classe des Lettres, — dite désormais, par la grâce du roi et de M. de Vaublanc, Académie française ainsi qu'aux siècles passés, — n'étaient pas sans doute dépourvues de tout arbitraire, mais il se rallia au consentement général. On décidera si le fait d'être académicien lui rendit le ralliement plus facile. Toujours est-il que l'Académie française, portée par la vogue, conserva et affermit sa situation exceptionnelle qui n'était peut-être pas totalement une situation légale...

Elle étala, en France, dans l'univers aussi, sa suprématie que le talent de ses membres s'offrait à justifier. Et, à Paris même, ses manifestations rituelles n'ont pas cessé d'être à la mode dans les milieux estimables étroitement attachés aux traditions et, subsidiairement, aux menues usurpations que la tradition a consacrées...

C'est pourquoi la réception d'un académicien nouvellement élu est une cérémonie vraiment parisienne, alors que les réunions anniversaires de l'Institut de

France, qui pourraient être des solennités quasi populaires, s'effacent dans une discrétion trop modeste...

Il se dessine bien, par moments, un courant d'opinion qui tendrait à réintégrer plus avant, l'Académie française dans l'Institut, à l'y incorporer davantage pour qu'elle cherchât moins à s'en distinguer. Mais ceux mêmes qui regrettent que l'unité de l'Institut soit un peu compromise, prononcent complaisamment que l'Académie française remplit avec une obstination heureuse le rôle qu'elle s'est assignée, qu'ainsi sa vieillesse se ragailardit continuellement, et qu'elle mérite bien d'être toujours dans le monde un symbole caractéristique de l'intellectualité française.

J. ERNEST-CHARLES

LE TEMPS DE SOUFFRIR

SUPREMATIE DU BON SENS

Je songe qu'il y a quarante ans que j'ai débuté dans le journalisme. Quarante ans ; ça roule un homme et ça le bouscule ; ces quarante années ont été remplies d'événements et remplies comme à aucune époque de l'histoire. Le monde a connu deux guerres : une qui fut inutile et dont les leçons ont été perdues et la seconde qui semble ne pas devoir trouver dans la paix en gestation sa conclusion naturelle.

La vie n'est-elle pas souvent un océan orageux ? Combien peuvent se vanter d'avoir traversé l'existence sur une mer calme entourée d'horizons toujours clairs ? Quarante ans !... Quand on en fait le bilan, le cœur se serre et l'on considère, désolé, la route longue, difficile, décevante où l'expérience personnelle comme l'expérience collective ont été également vaines, où l'humanité a roulé, d'un pas accéléré et aveugle, vers l'abîme.

Les enthousiasmes de la jeunesse — de notre jeunesse — ses colères, ses rêveries, ses violences, à quoi ont-ils servi ? Et lorsqu'on s'adresse à la jeunesse d'aujourd'hui, une pudeur nous fait demander avec émotion si ses idées, ses rêves, ses réactions sont les mêmes que les nôtres. La comprenons-nous ? Nous comprend-elle ? Faisons un effort sincère, car il n'est

rien de tel pour se faire comprendre, et comprendre les autres, que l'expérience — et aussi l'amour de la vie.

Malgré tout, l'expérience reste la seule école valable, pourvu qu'on ne demande pas à la vie plus qu'elle ne peut donner, ni aux hommes d'être autres que ce qu'ils sont. L'expérience est le bain miraculeux qui conserve ; à défaut de la jeunesse du corps, celle de l'esprit. Il est indispensable, nous les vieux ou les presque vieux, que nous nous mettions au service de la jeunesse, que nous l'aidions et, quand il le faut, que nous la suivions sur les routes nouvelles — parce que c'est elle l'avenir.

Nous traversons, il faut l'avouer, une période de confusion. La guerre a fait beaucoup de mécontents et la fin de la guerre n'a pas mis fin au mécontentement universel. La terre, toute la terre, c'est-à-dire tous les peuples et toutes les nations, est en proie à une fièvre douloureuse, fièvre de croissance et de croyance, fièvre pernicieuse dont il faut se guérir si l'on veut que l'avenir nous apporte ne serait-ce qu'une partie de ce que nous espérons.

L'heure des atermoiements est passée. Tous nous avons une mission à remplir. Il est bien fini le temps — au moins pour un bout de temps — où l'on pouvait s'accorder de longs loisirs et faire d'un scepticisme politique ou social une base négative de régime.

Le monde souffre, le monde a faim, le monde veut l'ordre, la stabilité et la sécurité. Mais ceux qui le dirigent font-ils ce qu'il faut pour trouver le remède ? Ne doit-on pas croire que le désordre actuel, désordre de l'esprit surtout, ajoute à la confusion et prolonge en ramifications infinies le désordre dont chacun se plaint ?

Il y a une bêtise que je crains par-dessus tout, à laquelle on veut donner, coûte que coûte, un sens de grandeur, et c'est celle qui prétend régler le sort de l'humanité en vertu d'intérêts contradictoires.

“Pourquoi, disait Balzac, ne s’occupe-t-on pas des malheurs de la bêtise comme on s’occupe des malheurs du génie ? L’une est un élément social plus abondant que l’autre.” Cette bêtise-là prend souvent un aspect brillant et spirituel. Ce n’est qu’un masque et on peut dire que tous les malheurs de l’humanité viennent de la bêtise des hommes et surtout de certains qu’à tort on a tenu pour de grands hommes. C’est désormais le premier devoir de la jeunesse qui a survécu au cataclysme, de dénoncer cette bêtise solennelle, de lui tordre le cou et de prôner uniquement, pour le règlement des problèmes en suspens, la suprématie du bon sens.

Au cours de ces réflexions solitaires j’essaye de prendre pour seul guide le bon sens, le bon sens si décrié hier mais qu’après les diverses crises sanglantes, morales, sociales, financières et politiques, on est bien obligé de tenir pour la plus sage des vertus.

Le bon sens est un guide merveilleux qui nous prend par la main et nous conduit, d’un pas modeste et ferme, à travers le monde des sentiments et des idées. Sa mission est belle, et plus vaste et plus originale qu’elle ne paraît tout d’abord. Le bon sens n’est jamais ennuyeux — ou ne devrait jamais l’être — il n’élève pas des barrières inutiles, mais fixe des limites aux aventures de l’esprit et à ses désordres, il crée tacitement à l’usage de l’intelligence un code de discipline idéal.
— 3 Décembre 1945.

*
* *

DU RÊVE A LA RÉALITÉ

Nous avons fait un beau rêve... C’est lorsque Roosevelt, de tout son grand cœur, et de toute la lucidité de sa clairvoyance, avait amené M. Churchill

à la déclaration que, depuis, on a appelée la Charte de l'Atlantique.

C'était simple, net, concis. Deux des grands alliés promettaient au monde qu'il serait libre et le monde accueillit, sans une note discordante, l'évangile des temps politiques nouveaux : il voyait dans la promesse des quatre libertés la fin logique de la guerre et les prémices de la bonne paix.

Roosevelt mort, nous avons eu San-Francisco. Et alors qu'il s'agissait de codifier la Charte de l'Atlantique sur laquelle l'univers était d'accord, on se contenta de codifier un désaccord total et absolu. Que reste-t-il de la Charte ? Qui peut soutenir sérieusement qu'à San-Francisco on ne l'enterra pas au milieu des discours, des discussions et des votes ? L'égalité des droits était morte en fait. Les petites Puissances, comme des parents pauvres, ont dû accepter avec une résignation mélancolique de rester des satellites, de graviter dans l'orbite des grandes Puissances, de servir leurs desseins, d'être l'enjeu de leurs ambitions contradictoires et de leur impérialisme déguisé.

Ne soyons pas dupes des mots, ni des déclarations, ni des discours. Ne soyons sensibles qu'aux faits. Arrachons les masques divers du mensonge. Ceux qui nous trompent, s'ils nous trompent de bonne foi, n'en sont pas moins coupables. On peut dire que jamais, à aucun moment, même pendant cette guerre où du moins nous étions soutenus par une grande espérance, que jamais, jamais, les peuples n'ont été plus malheureux et que jamais les manifestations politiques auxquelles ils se livrent bien imprudemment, n'ont été autant l'expression d'un désespoir plus collectif.

Depuis San-Francisco, la question n'est plus d'imposer au vaincu détestable la volonté des vainqueurs, mais d'empêcher les vainqueurs de s'opposer les uns aux autres dans un chassé-croisé d'appétits et d'exi-

gences. La crainte est désormais au coeur des peuples, lesquels ne pensent plus et ne sentent plus — et comment le pourraient-ils ? — à l'unisson des chefs qui soulignent eux-mêmes leur carence ou leur médiocrité.

Si nous faisons un tour d'horizon, quel pays trouverons-nous, je ne dis pas satisfait, il n'en est pas question, mais espérant encore dans l'avenir meilleur promis ? La vue de tous n'a plus aucun alibi de quiétude. Il n'est plus de joie nulle part, la joie seul vrai trésor humain, mais une tristesse déprimante, mais une colère aujourd'hui muette, demain sans doute agressive, la colère qui fait les révolutions.

Allons-nous esquiver le colloque avec la vérité ? Les chefs désorientés cultivent le sophisme, ou plutôt l'opinion fautive. Epictète disait déjà : "Supprime l'opinion fautive, tu supprimes le mal." Le mal, nous le voyons partout maintenant, il est en nous, il est hors de nous. Allons-nous l'accepter ? Allons-nous laisser que s'accomplisse le fatal destin qui d'une guerre nous mène droit à une autre, après un intermède qui serait bouffon s'il ne contenait tant de menaces ?

Mais qu'est-ce que la guerre nous a appris ? Qu'a-t-elle appris à ceux qui prétendent nous diriger et nous conduire ? Le vocabulaire politique a peut-être changé, mais seulement chez ceux qui assument toutes les responsabilités, qui les ont acceptées, qui se les sont même octroyées, moins par amour désintéressé de l'humanité que pour tirer de ces prétendues responsabilités des droits plus étendus, en somme le droit aveugle du plus fort. San-Francisco a entériné et ces responsabilités et ce droit.

Si, aujourd'hui, tous les petits peuples qui connaissent à la fois un sombre marasme et l'incertitude s'agitent et s'épuisent en crises sans issue, si une sorte d'hystérie est devenue la règle générale, la faute n'en est pas à ces peuples malheureux, mais aux vainqueurs

qui s'engagent résolument dans les ornières de la veille, n'ayant devant les yeux que le culte de leur suprématie et de la "fausse opinion".

Encore si ces vainqueurs, qui ont d'ailleurs payé cher leur victoire, travaillaient à l'unisson pour l'avenir, un avenir quel qu'il soit, ce ne serait que partie remise et le monde repartirait pour une nouvelle expérience avec l'espoir entêté qu'elle ne soit plus un leurre, Mais les voici, ces vainqueurs glorieux, qui se divisent, se combattent et prétendent, dans un désaccord sans précédent, diviser le monde en zones d'influence. L'Allemand a déshonoré la guerre. Les Alliés vont-ils déshonorer la paix ? Malheur à l'humanité si la volonté unanime, oublieuse de sa force et de sa pureté, finit par se soumettre à la volonté des nouvelles dictatures, sous quelque forme qu'elles se présentent et quel que soit leur camouflage !

Qu'il est triste, le destin de l'humanité ! Après que tant d'espérances soient nées de tant de souffrances ; alors que le monde aspirait à vivre dans l'amitié et sans contrainte ; lorsqu'un premier enthousiasme devrait déjà les fronts les plus accablés ; après avoir entrevu, enfin, le salut — se trouver, tout à coup, face à face avec les difficultés de la veille, aggravées de tout le poids de l'éternel égoïsme impérialiste, est-il rien de plus désespérant ? — 8 *Décembre 1945.*

*
* *

L'HEURE D'ESPÉRANCE ?

Les échecs successifs des efforts alliés et des nations associées pour donner à la guerre une conclusion qui réponde aux pressantes espérances des peuples — y compris la Charte de San-Francisco qui restera, quoi qu'on fasse, un papier inopérant — ont fini par inquiéter

les premiers responsables, c'est-à-dire les chefs. Il le semble du moins. Et les voilà en face de leurs responsabilités qu'ils ne peuvent plus esquiver. Les finesses diplomatiques, les habiletés, les attermolements, les peuples ont assez de toute cette fausse monnaie de la politique.

Tous les programmes de tous les gouvernements, dans tous les pays et à toutes les époques, ont joué jusqu'ici à la façon de berceuses pour endormir les inquiétudes des masses. Les peuples n'en percevaient jamais distinctement le sens ni n'en évaluaient avec exactitude la portée. Mais comme l'enfant ne s'endort, quand passe le marchand de sable, qu'au son de la berceuse qui lui promet les bonheurs les plus rares, les peuples ont trop longtemps voulu qu'on leur assurât par des programmes que le bonheur est à la portée de leur main, alors même que de multiples et cruelles expériences leur avaient fait comprendre qu'il n'en était rien.

Désormais il en va autrement. La souffrance et le désespoir ont réveillé la conscience des masses qui commencent à murmurer et bientôt peuvent se livrer à des excès. Aussi bien les programmes ne jouent plus quand on meurt de faim, quand on voit de tous côtés l'horizon se refermer sur soi, quand on n'a plus rien à attendre. On pense bien que la politique et les politiciens n'ont plus guère d'importance qu'un fétu de paille que la colère des peuples peut soudain disperser aux quatre vents avec une particulière violence.

L'impasse où les chefs se trouvent acculés, et avec eux les peuples, les a fait sortir enfin de leurs mortelles illusions. Bénie soit la gravité accrue de l'heure qui les pousse à renoncer à quelques-uns de leurs préjugés et considérer plus hardiment le problème général.

Que sortira-t-il des entrevues projetées ? Il est difficile de le savoir. Mais il est permis de croire que les difficultés seront enfin considérées en soi et non plus

en fonction de tel ou tel intérêt, et que les grandes Puissances, elles-mêmes menacées de désordre et de révolution, ne se regarderont plus en adversaires, mais en associées également intéressées à sauver le monde pour se considérer en privilégiées du fait de la force ou de la richesse. Ont-elles jamais pensé qu'elles avaient le devoir de justifier leurs avantages aux yeux des peuples qui les entouraient et les regardaient vivre, secrètement jaloux de leur prééminence inhumaine.

Incompréhension de part et d'autre ! Elle nous conduit au seuil d'une révolution universelle qui aurait un caractère de revanche et ne nous apporterait, hélas ! à cause de cela, que désordre et anarchie. "C'est par une de ces fatalités fréquentes dans l'ordre politique, a-t-on pu écrire, et au moment précis où les couches sociales se différencient et où la classe ouvrière prenait davantage conscience de ses besoins, de ses désirs et de sa force, que les puissants, de jour en jour plus enviés et moins respectés, perdaient jusqu'au sentiment des indispensables disciplines et du devoir." Sur une échelle plus vaste — celle du monde — se rejoue donc la partie que chaque nation, avant la guerre, livrait pour son compte.

A une violence qu'on craignait déjà se substitue la menace d'une violence généralisée, c'est ce qu'ont fini par comprendre ceux qui ont accepté les responsabilités de direction. Les entrevues prochaines nous paraissent devoir conduire à des solutions plus raisonnables, et c'est notre ultime espérance. Le moment est trop sérieux et le risque est trop grand pour que se continue la politique de marchandage. A l'esprit particulariste devra succéder l'esprit de communauté, intime et impérieux, l'esprit de tous les peuples du monde qui sentent bien que le salut de chacun dépend du salut de tous. Parlons donc moins du destin de tel ou de tel peuple et davantage du destin commun.

Déposons le fardeau immonde des préjugés politiques, pire que les autres, des préjugés de classe et des préjugés, surtout, de la bourgeoisie aveugle. Si les entrevues annoncées doivent aboutir à esquisser un plan plus humain, des accords plus sincères, des sacrifices plus réfléchis, un désintéressement général — nous pourrons saluer enfin, dans le ciel d'orage, une première lueur d'espérance. — *12 Décembre 1945.*

*
* *

QUELQUE CHOSE DE CHANGÉ...

Le dernier discours de M. Churchill n'a pas été une surprise. Tout au plus a-t-il mis l'accent sur l'erreur fondamentale qu'il commet en s'acharnant à prolonger la vie du dogme conservateur. Personne ne nie à M. Churchill sa forte personnalité et l'originalité de son action publique. Personne ne met en doute qu'il ait des idées, du courage, de l'entêtement. Mais on est bien obligé de reconnaître qu'il est dépassé par les événements et que s'il fut le chef idéal de la guerre, il s'est révélé tout à coup, la guerre finie, impuissant et même dangereux devant les difficultés de la paix.

Cet homme, dont le naturel primesautier, les brusqueries inattendues et la hardiesse émouvante ont été si utiles lorsqu'il fallait ne penser qu'à la guerre pour la gagner et assurer la survivance de ce qu'on a appelé la civilisation, méritait certes l'hommage respectueux et amical dont l'ont entouré tous les peuples du monde. C'est qu'alors il luttait pour un but défini et se présentait comme l'homme de tout le monde. En de telles heures qui commandaient de s'élever au dessus de soi-même, on comprenait parfaitement la pauvreté des passions anciennes et on admirait que cet homme po-

litique si personnel eût fait le sacrifice — hélas ! momentanément — de ses préférences.

Tout de suite la paix, ou seulement l'approche de la paix, en ont fait un dépaysé. Sa volte-face n'indique pas un manque de sincérité. Conservateur il était, conservateur il est redevenu. La guerre, à ses yeux, ne devait être qu'un temps suspensif pour le combat des idées. A soixante-dix ans, il lui était difficile d'admettre que ce qui fut la passion de toute sa vie soit devenue une erreur et d'admettre aussi qu'à l'organisation d'une paix qui ne peut être calquée sur aucune paix de l'histoire, il ne pouvait apporter qu'une collaboration passionnée et rétrograde.

On aurait voulu que lui, si courageux d'habitude, eût le courage de la retraite, qu'il cachât sa déception et sa rancœur et qu'il ne fît pas aux électeurs anglais qui désavouèrent le parti conservateur un crime de lèse-patrie. Déjà sa campagne électorale avait fait scandale. L'injure et la calomnie n'avaient jamais été jusque-là une arme anglaise. Pour la première fois il l'introduisit dans les mœurs politiques et, Cassandre nouveau, il prophétisa tous les malheurs pour son pays et annonça la déchéance de l'Angleterre.

Il parle avec une nostalgie agressive de la grandeur passée, mais la grandeur d'un pays ne peut être immobile. Cette grandeur, la Grande-Bretagne la retrouvera sur un autre plan, plus libéral. Quoi ? Voudrait-il qu'au son des ritournelles antiques l'humanité refasse, pour un but périmé et des intérêts douteux, les mêmes anciens gestes, dans une atmosphère de vulgarité écrasante ?

Il est pénible et regrettable que M. Churchill oublie la collaboration des travaillistes pendant la guerre, de ces mêmes travaillistes qui détinrent quelques-uns des leviers de commande. Or, ces hommes que le corps

électoral a choisis seraient-ils devenus fous pour oser entrevoir l'avenir de l'Angleterre et sa grandeur autrement que M. Churchill ? Le leader conservateur n'est pas loin de le penser. Les travaillistes veulent résolument le triomphe de l'humain. Ils peuvent réussir ou ne pas réussir, mais ils méritent nos vœux et notre respect. Ils ont des difficultés à surmonter non moins graves et bien plus compliquées que celles que M. Churchill eût à vaincre. En tous cas il y a une chose certaine : c'est que l'expérience actuelle, quel qu'en soit le résultat, est une porte à jamais ouverte sur l'avenir.

Le courage est toujours plus beau et plus plein quand on accepte de se démentir, de reconnaître les fautes et d'humilier l'orgueil au bénéfice des plus hautes vertus humaines. Le visage de l'Angleterre, que les temps nouveaux sont en train de sculpter pour notre édification, ce visage où s'inscrivent en lignes tout ensemble fortes et touchantes est, pour ainsi dire, en ces heures pathétiques, le visage même du destin. En vérité l'esprit public a besoin d'être transformé en Angleterre comme ailleurs. Hier est déjà si ancien qu'il semble séparé de nous par un abîme profond comme les siècles. Si l'escorte des ombres éteintes qui nous accompagnent sur la route de l'avenir ajoute au mystère de la conscience individuelle et collective, elle est incapable toutefois d'arrêter le cours douloureux et fatal des gestations. — *17 Décembre 1945.*

*
* *

DÉCEPTION AMÉRICAINE

L'Amérique nous a déçus, et ce n'est pas une des moindres tristesses de cet après-guerre. Nous pensons avec nostalgie à ce qu'aurait été le temps difficile que nous traversons si la grande figure de Roosevelt n'avait

pas disparu à tout jamais, s'il était toujours à son poste, bon pilote qui sut conquérir la confiance du monde. Mais il est mort, et sa mort constitue une perte irréparable. N'a-t-elle pas eu déjà les conséquences les plus graves, et ne sommes-nous pas justifiés à prévoir de plus graves encore ?

Il avait, magicien du coeur et de l'esprit, placé son peuple devant la réalité d'une solidarité absolument nécessaire avec tous les autres peuples. Il lui avait fait comprendre qu'à ce prix seulement la civilisation pouvait être sauvée, la civilisation et son propre avenir. Sans cette solidarité, il serait impossible de détruire les cloisons étanches qui séparent les nations, car les nations, pour reprendre la parole d'un grand penseur, furent trop longtemps étrangères les unes aux autres, par le caractère, l'âge, les croyances, les moeurs et les besoins différents. C'est à ces cloisons étanches qu'on a toujours dû les guerres. Ne pas les détruire, ne pas essayer même de le faire, c'est travailler pour la guerre, pour ces luttes atroces qui pourrissent, en dépit des héroïsmes exceptionnels, le moral du monde.

L'Amérique, qui avait fait un grand pas dans la compréhension de ses obligations de grande Puissance, s'est trouvée, après les divers armistices, de nouveau la proie de ses anciens préjugés. Le chef lui a manqué, le seul chef qui eut assez d'autorité et de séduction spirituelle pour continuer l'oeuvre si bien commencée, achever de mettre les Etats-Unis au diapason des autres nations et leur donner cette passion de la justice — politique ou autre — qui fait de sages aspirations à l'égalité la base même d'un régime universel de concorde et de paix. Car c'est l'oeuvre de la mauvaise politique de contrarier le magnifique "désir de communier", qui habite naturellement le coeur de l'homme.

Aujourd'hui, les Etats-Unis semblent, en dépit des efforts individuels, récupérer la place ancienne.

Et l'Europe et le monde qui attendaient d'eux une sorte de direction politique morale — que toutes les initiatives de Roosevelt laissaient espérer — éprouvent, en même temps qu'une grande déception, un vide immense et une désorientation qui ajoutent aux inévitables difficultés de l'après-guerre.

Mais de cette déception même, il faut que l'Europe et le monde tirent la leçon tragique. Il faut que l'Europe, et le monde, dans un sursaut tardif de réaction, comprennent que la tranquillité, si menacée par la guerre, risque de ne pas l'être moins par la paix, si celle-ci n'apporte pas l'apaisement, la justice et l'égalité. Ah ! que je n'aime pas ces discussions qui ne décident rien, ces négociations qui n'aboutissent pas et, surtout, l'idée fausse que chaque grande nation, méconnaissant la dignité des petits Etats, se fait de sa propre grandeur, et même de la grandeur tout court !

Cette grandeur, au reste, n'est qu'un prétexte et son nom véritable est l'intérêt. C'est au nom de l'intérêt, que le vocabulaire politique camoufle avantageusement, que les principes les plus élémentaires subissent la déformation la plus outrageante. Chaque Puissance tire la couverture de son côté, chacune ne pense qu'à soi tout en assurant que c'est l'intérêt général du monde qui la conduit. Quelle dérision ! Quel affreux avortement d'une grande espérance !

Les Etats-Unis sont en grande partie responsables de l'erreur d'aiguillage qui nous ramène au point de départ. La grande République américaine n'a pas évolué comme on pensait qu'elle le ferait. Elle reste la prisonnière de son passé. Et voilà qu'après l'impulsion que lui avait donnée le président Roosevelt, elle se retrouve identique à elle-même, aussi rétrograde, malgré les merveilleuses créations de ses efforts. Ni ses gratte-ciel, ni ses trusts, ni ses fameuses sociétés

anonymes ne sont une preuve que, dans la voie de la paix et de la solidarité, elle ait pris partie pour un ordre nouveau réellement humain.

Le monde ne croit plus aux paroles ni aux promesses. L'Amérique apporte sans doute son aide financière à des Puissances en difficulté. Mais cette aide, évidemment appréciable, n'est-elle pas donnée parce que son propre intérêt le lui commande ? Et est-elle donnée sans de lourdes hypothèques ? Est-elle donnée sans arrière-pensée ? On voudrait y voir autre chose qu'un moyen de s'assurer une prédominance et un autre but qu'une domination déguisée de l'univers en faillite.

Nous nous trompons peut-être, et avec nous le monde entier. Mais il n'est pas souhaitable qu'un tel sentiment de suspicion dresse, dans le secret des coeurs, des oppositions irritées... Pourtant l'Amérique a été un des principaux éléments de la victoire. Pourquoi ne serait-elle pas, pourquoi manquerait-elle à son devoir d'être un des principaux éléments de la paix ?

Mais la paix que nous rêvons, que nous attendons, c'est la paix qui mettra fin, sinon définitivement à la guerre, du moins aux malentendus qui font naître trop facilement les guerres. C'est la paix entre les nations certes, mais plus encore la paix entre les hommes.

Cette paix, comment l'obtiendrons-nous, si les nations encore alliées la veille se suspectent, se jalourent et cherchent dans une rivalité acharnée à s'assurer la première place ?

Cette paix, comment l'obtiendrons-nous si les régimes ne sont pas tous et partout nettement démocratiques, si le capitalisme, qui a fait son temps, n'est pas supprimé dans sa forme nuisible ?

Mais la démocratie n'est pas un mot, c'est une réalité complexe. Un des attributs de la démocratie ne suffit pas à faire d'une nation une démocratie. Le plus grand

ennemi de cette dernière est précisément le capitalisme. Or, l'Amérique est toujours profondément capitaliste, elle est le dernier bastion où l'argent reste un maître souverain et dur. Plus qu'aucune Puissance, elle est à la croisée des chemins. En persistant dans son isolement politique et moral, dans un isolement d'égoïsme, elle renonce du même coup à travailler à la rédemption du monde. De tout notre esprit angoissé nous voudrions effacer l'image que l'imagination populaire se fait d'une Amérique brandissant d'une main la Bible et de l'autre la bombe atomique. — 20 Décembre 1945.

* *
*

DANS LE CHAOS

Plus nous allons dans la compréhension, non des événements auxquels nous assistons, mais des dessous de ces mêmes événements, plus le monde semble voué, malgré les apparences, à piétiner sur place. Nous essayons d'entrevoir un avenir qui ne soit pas, sous un fard nouveau, le visage du passé. C'est en vain. Nous ne faisons que changer d'espoir, c'est-à-dire que nous faisons, dans la lutte contre un désespoir permanent, un idéal à la mesure même de notre impuissance.

Ayons le courage viril de ne plus nous illusionner. Pendant la guerre, et tout de suite après, on avait pensé que le monde allait connaître une période de sagesse et que les peuples, conscients enfin de leur force, allaient faire triompher les principes qui seuls peuvent désormais leur assurer à tout le moins un relatif bien-être.

Les chefs nous ont entretenus dans cette magnifique illusion, les chefs que nous nous étions donnés ou

que nous avons acceptés, les mêmes chefs dont aujourd'hui nous nous méfions, qui nous ont trompés (en se trompant eux-mêmes peut-être), les chefs dont tous les efforts étaient condamnés d'avance par une paresse de la sensibilité aussi terrible que la paresse de l'intelligence. En vérité, la plupart n'étaient que des sceptiques, et pour eux, à leur insu ou non, ils étaient — et le sont encore — attachés à cette idée que, limité dans le temps et l'espace, l'homme ne peut, en poursuivant le fantôme du bonheur, que changer la forme de son malheur.

Est-il donc étonnant, après cela, que nous soyons acculés à une impasse douloureuse ?

Est-il donc étonnant que le présent soit fait exactement de la même étoffe que le passé ?

Car, enfin, de quoi s'agit-il ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que la montagne en travail enfanta d'une souris. Aux souffrances endurées pendant les jours de la guerre, il était logique que succédât un régime qui mit fin à la source même de ces souffrances lesquelles, du reste, n'étaient qu'une aggravation sanglante des souffrances du temps de paix.

Les mots, les formules, les inventions plus ou moins ingénieuses de la politique, sont autant d'écueils qu'on place sur la route nouvelle où les peuples prétendaient légitimement s'engager. Aucune promesse n'a été tenue et nous assistons à la même lutte qui, à la veille de la guerre, mettait aux prises le capitalisme et la démocratie. Sans doute, le duel est plus sournois mais non moins aigu, car les hommes, enfoncés dans leur malheur, sont plus accablés que jamais, alors que le capitalisme, en jetant un lest insignifiant, est en train de se fortifier.

Dans le domaine politique ou social, rares sont les conformistes par candeur. La plupart le sont par paresse quand ce n'est pas par un systématique égoïsme. Le

conformisme est plus qu'une attitude philosophique. Derrière ce paravent de fausse sagesse, sous cet alibi de prudence calculée s'est trop longtemps abrité un conservatisme farouche, un mépris atroce des humbles et le goût vil du plaisir.

Va-t-on revivre les jours affreux de l'avant-guerre ? Va-t-on acculer les peuples au désespoir destructif ? A qui la faute si le groupe infime des individus, dits bien pensants, a tenu dans une tutelle humiliante, et sous un joug tyrannique camouflé par des lois réactionnaires, la foule des peuples dans l'univers ?

Les révolutions politiques ne seront jamais des révolutions sociales. Monarchie ou république, soviétisme ou fascisme, toutes les formes de régime peuvent être bonnes ou mauvaises, selon que ces régimes travaillent à donner satisfaction au plus grand nombre ou à renforcer la tyrannie du plus petit. La politique, la vraie politique, celle dont Aristote a fixé la figure honnête, on n'y pense plus. Et nous avons eu des politiciens, une pléthore d'aventuriers, qui par leurs errements, leurs mensonges solennels et leur cynisme éloquent, ont été les fourriers de la catastrophe.

La catastrophe de la guerre risque même d'être dépassée par la catastrophe de la paix. C'est que nous sommes en plein chaos et on ne sait plus vers qui ni vers quoi se tourner. Qu'attendons-nous au juste ?

L'avenir reste mystérieux, mais à des signes évidents nous pouvons voir se dessiner déjà, dans une brume qui s'éclaircit peu à peu, le visage de cet avenir. Qui aurait dit, il y a cent ans, qu'un jour, en Europe et dans le monde, des gouvernements socialistes dirigeraient les affaires publiques ? Dans cent ans, moins peut-être, le communisme ne pourrait-il pas devenir, à son tour, la forme logique de gouvernement ? Mais en attendant, les peuples, surtout dans la manifestation de leur force nouvelle, ont besoin de modérateur et

il faut craindre que l'accélérateur communiste ne les fasse glisser sur une pente prématurée.

C'est précisément là que réside le drame entre l'incertitude et la certitude. Or, les idées comme les choses ont une vie propre. Mais une idée, un homme, un pays évoluent en passant par des crises, et l'erreur fondamentale est de croire qu'on peut être et avoir été. Il est vrai qu'on n'accepte de changement que par la force spirituelle ou matérielle, et c'est du choc, hélas ! entre ce qui fut et ce qui n'est pas encore que naissent les révolutions. Ainsi, on est toujours les acteurs, parfois inconscients, des grands mouvements qui mènent l'humanité vers des buts dont la grandeur d'abord la dépasse, et bientôt, malheureusement, l'excède.

Un seul fait, en tout cas, domine toute la politique de l'avenir. L'ignorer ou s'en détourner, c'est s'entêter dans une erreur criminelle. Il n'est plus de force vraie, de force vivante, de force agissante que par le peuple et pour le peuple. Les cruautés qui constituent, comme l'a dit un poète de la douleur humaine, la rançon dont une partie des hommes paient toujours la rançon de l'autre, furent longtemps à la base de la conception de l'ordre public. Cela est bien fini. Nous allons à moins de raffinement et à plus d'équité. Heures les nations qui, le comprenant, feront l'économie d'une révolution sanglante. — 23 *Décembre 1945.*

* *
*

ADIEU à 1945

Dans quelques heures une année s'en ira qui va clore une série d'années tristes et meurtrières. Devant moi, sur la table où j'écris ces notes, une rose rouge, déjà lourde, va s'effeuiller et je compterai un à un, à

mesure qu'ils tomberont, les pétales parfumés. Un peu de beauté éphémère cessera d'exister. Mais cette rose n'est qu'une rose parmi tant de roses. Et demain d'autres roses vont fleurir, et encore d'autres roses, car rien ne meurt jamais tout à fait. A l'homme qui succombe sous le poids de ses efforts succèdent d'autres hommes. A l'année qui s'en va succédera une nouvelle année. Et c'est une grande chaîne, rendue légère par l'espérance, persistant au fond des coeurs.

L'espérance ! Nous en avons plus que jamais besoin. Et n'est-il pas magnifique l'entêtement qui nous porte vers l'avenir avec un fougueux enthousiasme que ne parviennent à tuer ni les sombres souvenirs, ni les malheurs accumulés, ni l'angoisse des heures douloureuses ?

1945 a vu la fin de la guerre des militants et ce fut une espérance enfin réalisée. Une espérance entre cent autres ! Pour un temps la faux de la mort cessera de frapper à coups redoublés. Les survivants, pour avoir connu les pires désespoirs, reprennent goût à la vie alors même que la vie ne se présente pas comme des meilleures, ni des plus faciles. C'est qu'entre la vie et la mort il y a la même différence qu'entre le ciel et la terre. La vie, c'est toujours de l'espérance ; la mort c'est l'absence d'espérance. Oui, la même différence qu'entre le ciel et la terre, le jour et la nuit, la lumière et l'obscurité.

Il nous reste donc la vie, c'est-à-dire des tas d'espoirs, c'est-à-dire de splendides illusions agissantes. N'acceptons pas le malheur qui est un gouffre, un engoutissement. Luttons contre le malheur, si nous avons la vie, si nous avons confiance en elle. Et comment n'aurions-nous pas cette confiance divine, du moment que, dans les plus noires nuits de nos angoisses, nous tournons le regard vers le ciel où nous attendons l'inévitable retour de la lumière ?

“La vérité est que la vie est une belle aventure humaine, qu’il faut aimer d’un grand cœur et d’une âme forte”, a dit un philosophe. Aventure éternelle ! Elle a commencé avec les premiers âges du monde, elle se continue sans trêve et se continuera jusqu’au dernier homme. Sur ce point, du moins, l’humanité n’a pas varié. Elle s’est nourrie, à travers les siècles, d’une même illusion et d’une même espérance.

Disons notre adieu à 1945, à toutes les années qui l’ont précédée, à tout le passé que nous ne pouvons entrevoir, désormais, qu’à travers le visage du cruel temps de guerre, cette tourmente affolée, ce fleuve de sang, cette perversité terrible ! Tout de même, cet anniversaire est différent, et nous sentons bien qu’il y a quelque chose de changé. Si l’espoir n’est pas mort, il n’est ni vague, ni fumeux, mais cette fois concret et raisonnable. Anniversaire qui se laisse emporter dans le tourbillon des jours heureux ou malheureux ! Anniversaire le plus cher de tous, le plus rempli de promesses, souriant même à travers les larmes et victorieux de la mort ! Anniversaire qui n’est pas la petite porte sur le passé, mais une grande porte sur l’avenir...

L’humanité escompte bien que de la fin des difficultés collectives naîtra le bonheur individuel. Nous sommes ainsi faits que, par un détour ingénieux, nous rapportons toujours à la mesure la plus modeste - notre mesure personnelle — les grands événements du monde.

Puisse 1946 marquer une ère d’années successivement bienfaites ! Nous savons bien, hélas ! qu’une année ne suffira pas à panser toutes les blessures, mais l’une après l’autre, si les hommes de bonne volonté y aident, ils pourront cicatriser l’immense plaie de l’humanité.

Oublions tout, hors ce qui compte : le redressement des peuples et des hommes, et si nous avons un souhait à formuler, c’est qu’après le redressement

matériel vienne le redressement moral. Nous avons touché du doigt tout le mal, et nous en avons discerné les causes. Cela doit suffire pour ne pas désespérer. Et puisque toujours, malgré tout, nous n'avons pas abandonné le chemin qui mène à la source de joie, nous avons le droit légitime d'espérer le miracle d'une paix qui nous apportera cette joie dont nous avons la cuisante nostalgie, la joie qui fera de nos enfants, demain, des hommes forts et courageux, la joie de la résurrection, la joie qui est la seule trame où l'on puisse inscrire d'une main sincère les signes valables du destin. —
30 Décembre 1945.

(à suivre)

GEORGES DUMANI

LE POIGNARD CHINOIS

La soirée avait été particulièrement froide et humide. Dans son studio, qui occupait la plus grande partie du dernier étage d'une vieille maison voisine de la Cathédrale Saint-Paul, à Londres, le professeur Adiscombe abandonna une fois de plus son travail pour jeter quelques bûches dans la cheminée.

Les flammes lancèrent bientôt un éclat plus vif, et le savant se remit à l'étude de très vieux manuscrits chinois, prenant fréquemment des notes en vue de sa conférence du lendemain à l'Université. Tout à coup, un bruit sec, immédiatement suivi de celui de la chute d'un objet lourd, le fit sursauter. La plaque de marbre, qui formait une des faces latérales de la cheminée, s'était brisée sous l'action de la flamme, et était tombée sur le pavement. Le professeur releva l'abat-jour de sa lampe et s'approcha. Il eut une moue d'ennui en apercevant les dégâts. Il lui faudrait faire venir un marbrier, et la présence d'étrangers dans sa tranquille retraite lui était toujours désagréable. Tandis qu'il se penchait sur l'âtre, il fit une curieuse découverte. En se détachant, le rectangle de marbre avait révélé une cachette dans la maçonnerie, et les ferrures rouillées d'un coffret apparaissaient dans la cavité. Très intrigué, le professeur s'en empara, et après avoir essuyé la poussière et le plâtras, le posa sur sa table de travail et l'ouvrit sans difficulté. La

cassette, de la dimension d'une boîte à cigares, n'avait pas de serrure. Elle ne contenait qu'un cahier de toile et un poignard, ou plus exactement une lame de poignard, dont le manche était formé seulement d'un enroulement de fils de chanvre agglomérés par une matière noirâtre, assez semblable à du bitume, durci par l'action du temps. L'acier devait être d'un alliage particulier, car il avait résisté à l'oxydation, malgré le temps visiblement très long qu'il avait passé dans la cachette. Sous la douce clarté de la lampe, l'arme apparaissait brillante, affilée, et redoutable.

Adiscombe était un homme d'étude, et dans sa jeunesse les armes lui avaient toujours causé un sentiment de malaise, et même de répulsion. Il laissa le poignard au fond du coffret, et s'empara du cahier, dont les feuilles jaunies étaient couvertes d'une fine écriture. Sur la page de garde, une date était inscrite : décembre 1889. Il commença la lecture du manuscrit, et, dès les premières lignes, il comprit que le hasard venait de mettre entre ses mains la confession du plus célèbre des assassins : Jack l'Eventreur, qui ne fut jamais identifié.

“Jack the Ripper” ! Ce sobriquet sinistre avait été décerné au mystérieux et sadique meurtrier par le peuple des quartiers des docks de Londres, qu'il avait terrifié pendant une année entière. Ses nombreuses victimes étaient toujours des prostituées, dont on découvrait, au petit matin, les cadavres atrocement mutilés dans les rues étroites, bordées de taudis, où s'abrite la terrible misère, la basse débauche du grand port. Toute la police métropolitaine, tous les limiers de Scotland Yard avaient été lâchés sur la piste ténue de l'inconnu, qui semblait après chaque meurtre s'évanouir dans le brouillard.

Puis soudain, la longue série de crimes s'était arrêtée. Mais pendant bien des années encore, les

pauvres filles de l'East End, à l'affût de quelque ivrogne attardé, tremblaient encore au souvenir de "Jack the Ripper", l'homme qui avait échappé aux meilleurs détectives. N'allait-il pas revenir, dans cette nuit de brouillard, poignarder ses victimes, et disséquer leurs corps pantelants ?

*
* *

Adiscombe passa près de deux heures à la lecture de cet étrange document, où l'assassin, dès les premières pages, révélait son identité : celle d'un médecin appartenant à une honorable famille. A la fin de sa confession, il avait tenté d'établir un semblant d'excuse, d'atténuation à tant de forfaits, dont la cynique énumération couvrait de nombreux feuillets. Son explication était assez incohérente : "Je me suis souvent demandé pourquoi le besoin frénétique de tuer s'était emparé de moi avec une force irrésistible, écrivait l'auteur. Je ne crois pas aux forces qui échappent aux investigations de la science, mais une étrange coïncidence m'a cependant frappé. Le désir du sang s'est emparé de moi le soir même où j'ai acquis, pour quelques shillings, le poignard dont je me suis servi depuis lors. C'est un marin qui me l'a vendu, et je l'ai acheté parce que je pensais qu'il ferait un curieux coupe-papier, et aussi pour mettre fin aux sollicitations du vendeur, qui semblait en avoir tant besoin. Peut-être est-ce la vue, la possession de cette arme qui a réveillé chez moi l'instinct ancestral du meurtre, le sadisme latent dans le cœur de tant d'hommes, où il est contenu par la seule crainte du châtement et de la honte ?"

Le manuscrit se terminait ainsi : "Il n'y a plus d'espoir pour moi dans cette vie, ni sans doute dans l'autre. Je suis destiné à tuer, car dès qu'un meurtre est accompli, le désir d'en commettre un autre naît

presqu'instantanément. Il n'y a pas d'assouvissement possible à la soif de sang qui me possède, je le sais aujourd'hui. Par souci de l'honneur des miens, je ne me livrerai pas à la justice, et je m'infligerai moi-même le châtement qu'elle me réserverait inéluctablement”.

Le professeur reposa le document sur la table. Jack L'Eventreur s'était suicidé, et cela expliquait pourquoi la longue série d'assassinats avait pris fin brusquement...

Il resta songeur quelques instants. Cette sordide tragédie exhumée du passé déjà lointain émouvait cet homme calme et paisible. “C'était un fou, se dit-il, et cette froide analyse de ses crimes, cette introspection scientifique de ses sentiments ne sont que des preuves de plus de son évident déséquilibre.”

Un rayon de lumière de la lampe se reflétait doucement sur la lame brillante du poignard. Le professeur prit l'arme, et l'examina avec soin. Il aperçut quelques signes gravés dans le métal, trop menus pour être déchiffrés à l'oeil nu. Il prit une loupe, et reconnut avec étonnement des caractères sanscrits classiques. Mais ils étaient si bizarrement disposés qu'il lui fallut quelque temps pour en établir le sens. “Cela pourrait assez exactement se traduire par : “Qui m'aura — tuera”, murmura le savant, et il reposa le poignard dans la cassette.

Le feu s'éteignait. Il frissonna et alla jeter encore des bûches dans l'âtre. Puis il revint à sa table, et reprit l'arme entre ses mains. A ce moment, il se rendit compte que son geste n'était pas normal. Il rejeta l'arme sur le bureau, et passa à plusieurs reprises ses paumes sur son front moite. Il pensa confusément qu'il avait un peu de fièvre. “Il est tard, je devrais aller me coucher”, se dit-il. Mais il demeura immobile, contemplant vaguement la lame brillante et souple, qui

luisait sous l'abat-jour. Minuit avait sonné depuis longtemps lorsqu'il sortit enfin de cette étrange apathie.

Le professeur Adiscombe se leva et prit au portemanteau son pardessus et son écharpe de laine. Il enfonça son feutre sur son front, et n'eut pas un regard pour le miroir accroché à la muraille, et où se reflétait une image qui était la sienne, mais que ni lui ni ses plus intimes amis n'eussent reconnue.

Il glissa le poignard indien dans la poche de son manteau, et descendit sans bruit l'escalier. Dans la rue, les réverbères jetaient une clarté douteuse. Tout était silencieux et désert.

Le professeur se dirigea vers la Tamise, un instant plus tard sa silhouette s'était estompée dans le brouillard.

ANDRÉ VILLERS

UN MONUMENT ÉNIGMATIQUE

EN PLEIN PARIS

Tous ceux qui hantèrent le Quartier Latin — et ils sont nombreux dans le monde — ont gardé le souvenir de cet enclos, devant la Sorbonne, où s'abrite une des merveilles de Paris : le Musée de Cluny, flanqué de ruines gallo-romaines qui donnent au jardin une allure romantique.

Quoique ce jardin public, au carrefour des voies particulièrement passantes que sont le boulevard St. Michel et le boulevard Saint-Germain, n'offre pas le caractère d'intimité propre à attirer des couples en quête de solitude ou des rêveurs, peut-être certains promeneurs se sont-ils arrêtés dans cette oasis, pour y goûter le contraste entre la vie trépidante du boulevard et le silence de ces ruines en plein quartier des écoles. Et sans doute se sont-ils laissés allés à des songeries sur ces antiques pierres du "Palais des Thermes" dont une tradition affirmait qu'elles avaient abrité l'étrange et nostalgique Julien l'Apostat, empereur philosophe.

Hélas, en ce qui concerne Julien l'Apostat, la tradition est apocryphe car l'empereur n'a jamais résidé à Lutèce que dans l'île de la Cité. Et, d'autre part, ce qu'on appelle depuis huit siècles le "Palais des Thermes" n'est très probablement pas un palais, mais un établissement de bains qui remonte au II^{ème} siècle de notre ère.

Ce qui restait de l'édifice, après les destructions du III^{ème} siècle, fut donné par Philippe-Auguste à l'un de ses familiers, sous le nom de "Palais des Thermes" qu'il a conservé depuis, sans qu'on songe à y regarder d'un peu près. Humides et inhabitables, les salles abritèrent un pressoir, puis elles furent acquises par les abbés de Cluny qui, à la fin du XV^{ème} siècle, firent construire leur pied-à-terre parisien sur la partie orientale des sous-sols antiques. Les salles encore debout avec leurs voûtes restèrent, sauf une, en dehors de l'hôtel médiéval auquel elles devaient servir de dégagement (cellier ou écuries). Et, au XVIII^{ème} siècle, la grande salle voûtée fut louée à un tonnelier et, en raison de son pittoresque, dessinée par le peintre Hubert Robert et par le graveur Gabriel de Saint-Aubin. Enfin, après la Révolution, la ruine du monument gallo-romain et l'hôtel de Cluny furent acquis par la ville de Paris, puis par l'Etat qui y installa un Musée des Antiquités nationales.

Voilà ce qu'on peut dire de certain, sur ce vieux monument, paré d'un lustre adventice.

Il demeure toutefois, au coeur de Paris, une énigme. Car est-il établissement balnéaire, palais, ou thermes accolés à un édifice civil ?

Jusqu'ici jamais des recherches méthodiques n'avaient été conduites, autour des salles restées debout, pour tirer l'affaire au clair. Elle en valait la peine pourtant, puisqu'il s'agit là d'un des seuls vestiges consistants du Paris gallo-romain.

Sur un voeu formulé par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, des fouilles ont été décidées, ce qui, en plein Paris, constitue une nouveauté, et elles ont été confiées à un jeune archéologue, M. Paul-Marie Duval, ancien membre de l'Ecole française de Rome, qui s'est révélé pendant l'occupation en explorant Cimiez, cité rivale de Nice au temps des Romains, devenue

de nos jours l'annexe verdoyante de la préfecture des Alpes-Martimes.

M. Paul-Marie Duval s'est proposé de délimiter l'édifice et de connaître son plan complet de façon à tenter d'en déterminer la nature par comparaison avec d'autres édifices connus ; d'atteindre les fondations pour savoir si l'édifice était neuf, ou au contraire élevé sur une construction plus ancienne ; d'étudier enfin les procédés de construction de cette époque.

Après avoir dégagé dans le jardin un grand mur parallèle au boulevard Saint - Germain et entouré d'égouts, qui formait la façade nord du monument, il a retrouvé des salles dotées de piscines, de chaufferies, ou de revêtements, qui paraissent bien correspondre aux diverses salles d'un vaste établissement de bains, comparable à ceux que l'on a déblayés dans les grandes villes romaines de l'Afrique du Nord. Les conduites multipliées et les grands égouts plaident en faveur de thermes importants. Mais, archéologue prudent, le fouilleur qui n'a point terminé en une campagne ses travaux de déblaiement souvent délicats, se refuse à se prononcer définitivement.

Thermes, palais, ou thermes annexés à un édifice civil ? Un prochain avenir nous le dira. Pour avoir le mot de l'énigme, il faudra fouiller difficilement alentour sous des rues ou des terrains bâtis qui se sont multipliés sur ce site dont le niveau s'est élevé de 4m.50 depuis le IIIème siècle.

En tout cas, d'ores et déjà, l'ombre de l'empereur Julien doit être bannie de ces thermes ou de ce palais, qui ne furent pas les siens.

CHRONIQUE DES LIVRES

ANDRÉ BRETON, GEORGES DUHAMEL
ET ANDRÉ GIDE

Pas plus que certains regards, les mots ne sauraient nous tromper : tel port de phrases, telle audace des vocables, etc... me disais-je, en lisant le dernier livre d'André Breton, intitulé *Arcane* 17 (1). Et comme, dans cette oeuvre, nous voilà loin de certaines qualités classiques de clarté et d'élégance — je pensais à La Fontaine — ou de ce que l'on appelle le charme — et je songeais à Giraudoux.

Cet étrange pouvoir de fascination dont peu d'écrivains disposent, qu'exerça peut-être un Fénelon sur ses contemporains et qu'on retrouve chez Gérard de Nerval, n'est-ce pas à son instinctive confiance en la vie que le doit surtout André Breton ? Et si *Nadja*, *l'Amour fou* semblent la négation même du hasard, cela n'implique pas que tout y soit déterminé d'avance, comme si l'homme était happé par son destin, ou que tout soit aménagé en symboles — en "correspondances" — pour capter, de façon plus subtile, nos vellétés d'entendement et de bonheur.

En présence de certaines circonstances propices — rencontres heureuses que nous réserve parfois la vie, et venant à point combler notre désir... illuminer

(1) Ed - Gallimard.

notre horizon, combien de fois me suis-je demandé si ces moments d'“euphorie” — sortes d'instant de grâce.... de communion passagère entre notre être intime et le monde extérieur — des considérations d'ordre psychologique ne les expliqueraient pas mieux que de simples coïncidences. Et je pense à tant de sollicitations lentement élaborées en nous et dont nous avons à peine conscience — sentiments de l'amour et de l'art, entre autres, nés dans cette zone d'ombre — de confusion même — où la nature répond à notre attente, où peu à peu, sans que le hasard s'en mêle, nous prenons possession spirituellement du monde.

Presque tous les écrits d'André Breton sont des hymnes à l'amour (1), considéré, chose assez rare, pour lui-même, “libéré de toute préoccupation étrangère, de toute crainte comme de tout doute”, et il est peu de chants dans notre littérature, sinon peut-être ceux de Paul Eluard, qui égalent leur ferveur et leur éclat.

Dans *Arcane 17* — son oeuvre la plus émouvante, ce me semble, parue d'abord à New-York, en 1945 — les malheurs de notre temps ont atteint le coeur du poète, comme s'ils l'inondaient de tristesse, comme si lui paraissaient des folies les sereines affirmations de sa jeunesse, son entière confiance dans la vie et dans l'homme.

Vacillement d'un instant, cependant... “la douleur et le rêve même d'y succomber n'auront été pour toi”, écrit-il, “que des portes ouvertes sur le besoin toujours renaissant de fléchir, de sensibiliser, d'embellir cette vie cruelle”. Et d'avoir été soumise à la plus

(1) A l'exception, évidemment, de *Champs magnétiques*, où s'exprime le fait de l'inconscient et de *Manifeste du surréalisme*, où s'affirme l'interpénétration du réel et de l'imaginaire.

rude épreuve — de l'avoir surmontée — se renouvelle, plus impérieuse encore, la certitude, en même temps que plus tendre et plus émue : “L'amour réciproque”, écrit l'auteur, “est le seul qui conditionne l'aimantation totale, sur quoi rien ne peut avoir prise, qui fait que la chair est soleil et empreinte splendide à la chair, que l'esprit est source à jamais jaillissante, inaltérable et toujours vive, dont l'eau s'oriente une fois pour toutes entre le souci et le serpolet”.

Le malheur a fortifié aussi en Breton la confiance qu'il place en l'art — le seul moyen peut-être qui permette à l'homme de sauver en lui un peu de noblesse. “C'est l'étoile qui fait oublier la boue”... “L'amour, la poésie, l'art”, lit-on dans *Arcane* 17, “c'est par leur seul ressort que la confiance reviendra, que la pensée humaine reprendra le large”.

“Notre chance est éparse dans le monde, qui sait, en pouvoir de s'épanouir sur tout mais chiffonnée comme un coquelicot en bouton”, écrivait déjà l'auteur dans *l'Amour fou*. — “Dès que nous sommes seuls à sa recherche, elle repousse contre nous la grille de l'univers, revêt les routes de cailloux et joue, pour nous duper, sur la triste ressemblance des feuilles de tous les arbres”. Et dans son dernier livre, il nous répète par d'autres symboles qu'en écorchant à vif notre sensibilité, l'art force l'homme à se libérer de certaines conventions, “nécessités du moment”, et l'oblige, en secouant son inertie, “en attisant ses fièvres”, à mieux affirmer ses raisons d'être. “Il faut être allé au fond de la douleur humaine”, écrit l'auteur, “en avoir découvert les étranges capacités, pour pouvoir saluer du même don sans limites de soi-même ce qui vaut la peine de vivre”.

En nous présentant encore ici quelques - uns des grands thèmes surréalistes, si c'est en vain peut-être qu'André Breton cherche à lever les contradictions

qui nous oppressent, sur le plan métaphysique, sur le plan littéraire du moins, sa pensée poétique — j'entends son don d'analyse, tout imbu de lyrisme — sait enchanter notre imagination et satisfaire parfois notre esprit, notre coeur.

*
* *

Combien de pages de ses meilleurs ouvrages a dû écrire Georges Duhamel, dans sa maison des champs de l'Ile-de-France, où si souvent il va passer le "week - end", en famille, quand il se trouve à Paris — cette vieille maison de Valmondois qui n'offre au regard du passant que la grisaille d'un mur crépi. "Eh ! oui", repris-je, avant d'entrer — c'était en 1936 — "à celui qui ne ferait que passer elle ne dirait rien...". Sonnez, poussez la porte, faites quelques pas, et la voici toute blanche, à votre droite, avec ses volets verts, comme dans les rêveries de Jean-Jacques. Un étage, beaucoup de fenêtres, un toit à deux pentes, flanqué d'un clocheton.

Quelques beaux arbres dans la cour, un mur encore qui retient la terre d'un grand potager en surplomb — celui des *Fables de mon Jardin* — et, par un sentier raide aux marches de rondins, je monte jusqu'au bois de la Naze, d'où l'on domine tout le plateau : blés, betteraves, avoines, et plusieurs rangées de pommiers qui tentent de diviser — de peupler — l'infini.

Duhamel travaille dans une des grandes pièces du premier. L'escalier est étroit, les murs, bien garnis, sont presque surchargés de gouaches, d'eaux-fortes et d'aquarelles. A son bureau, sous lequel se sont creusées les planches du parquet, Duhamel travaille de son écriture régulière, pensive et sérieuse, et sensible pourtant. "Mon cahier est épais, solide, bien entoilé, rien ne le pourra détruire", me dit-il, sans se douter que cinq

ans plus tard les Allemands feraient saisir et brûler son *Lieu d'Asile*, témoignage sur les événements de juin 1940, dont il possédait, heureusement, une copie.

Sous l'occupation, le Figaro publiait en zone sud certaines pages de Duhamel qui, reliées à d'autres, sont devenues en 1944, *Les chroniques des saisons amères*. Un éditeur de Monaco imprimait *La musique consolatrice*. Quant au dernier volume des Pasquier qui a enfin vu le jour, sous le titre *La passion de Joseph Pasquier*, l'auteur nous y peint les milieux d'affaires de l'"entre deux guerres" et la réussite de Joseph, qui s'est élevé jusqu'à la fortune, presque jusqu'aux honneurs.

Oeuvre à plusieurs visages que celle de Duhamel : Duhamel médecin militaire en 1914, peintre de la douleur dans sa *Vie des Martyrs*, de la résistance du corps et de la ténacité de l'âme humaine ; Duhamel biographe de Salavin, des démons et du tourment de Salavin, comme si vraiment il n'y avait rien à faire, du temps de Salavin et pour les hommes de son âge, que d'attendre patiemment que toute la vie fût remise en question ; Duhamel, historiographe d'une famille de la classe moyenne — celle des Pasquier — dont les membres nous paraissent liés par leurs parentés de sang plus que par leurs parentés d'esprit et d'effort en commun ; Duhamel défenseur, j'allais dire apôtre, d'une civilisation qui garde de ses origines et de sa lente maturation des formes ineffaçables, et qui a encore une mission à remplir dans le monde d'aujourd'hui. Enfin, nouveau visage de son oeuvre, Duhamel lui-même, tel qu'il se voit, dans ses mémoires : *Inventaire de l'abîme* et *Biographie de mes fantômes*, assez récemment publiés. Et si je rends compte ici du premier de ces deux ouvrages — le second me fait défaut — c'est, parce qu'en le lisant, et devinant quelle difficulté doit éprouver un romancier à se raconter, je n'ai pu

m'empêcher d'admirer ce besoin de sincérité dont témoigne l'auteur, et aussi la témérité de son entreprise (1).

“Athénien, mon bel ami” a dit quelqu'un, “les histoires les plus vraies sont celles qui n'ont pas existé” — celles qui sont nées de la poussée d'un génie.

Et l'intérêt des *Confessions* de Rousseau, d'autres diront leur grandeur, ne vient-il pas surtout de ce que, en voulant se raconter, l'auteur a écrit tout le roman d'une existence ? Et Duhamel tel qu'en lui-même il se voit et se juge, ne refait-il pas, avec les Duhamel de ses mémoires, de nouveaux Salavin et de nouveaux Pasquier ?

“Pendant plus d'un demi-siècle”, écrit-il dans l’*“Inventaire de l'abîme”* (2) j'ai laissé l'imagination s'évertuer à loisir sur la substance de mon expérience. Tel était mon régime de vie, et je ne songeais pas qu'il serait peut-être nécessaire de le modifier un jour”. Et, plus loin : “Je vais pourtant changer de régime”, écrit-il, en avertissant le lecteur qu'il ne s'agit plus ici de tisser sur la trame des faits un dessin inspiré par le rêve autant que par la mémoire.

Puisque Georges Duhamel a voulu qu'ici rien ne s'interposât entre lui et nous, je pense aux vers célèbres :

Je dirai — j'étais là, telle chose m'advint.

Vous y croirez être vous-même, et puisqu'il a souhaité de tout nous dire sans le recours à l'affabulation, comme si la seule sincérité pouvait conduire à la vérité dans une oeuvre de ce genre, pourquoi donc

(1) N'est-ce pas par crainte de l'échec inéluctable que Baudelaire renonça à mettre son coeur à nu, autrement que dans quelques lettres adressées à sa mère. Et, à propos de ses “Confessions” Rousseau n'écrivit-il pas : Je forme une entreprise qui n'eut point jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur.

(2) Ed - Hartman. Paris

épiloguer davantage au lieu de le suivre là où il nous mène : sur le chantier même où s'élabore l'expérience d'un homme. Et que voyons-nous qui sollicite notre attention ? Un enfant naît à Paris, rue Coypel, dans le XIII^e arrondissement, fils de parents d'ascendance paysanne. A quarante ans, le père en est encore à se demander comment il pourrait réaliser la seule vocation digne de son intelligence : celle de médecin, spécialisé dans la thérapeutique. La mère travaille, se dévoue, se résigne. Et les années viennent et s'ajoutent, chacune apportant son lot de déceptions et de chances, ses bonheurs passagers, ses soucis qui durent.

Peu à peu, le dessin s'anime, gagne en force, en caractère. Ce qui n'était d'abord qu'impressions fugitives se précise, se compose, revêt un sens. Et l'enfant qui n'était que témoin passif — du moins l'auteur le croit-il — se recueille dans ses pensées. Tant de choses le blessent, et parfois le révoltent. Et tant d'autres aussi qui lui sont vaguement fraternelles : le pressentiment de l'art, l'enchantement de l'étude, les premières clartés sur le génie de l'homme.

L'apparition des "sources vivantes", est-il écrit.

L'enfant tâtonne, hésite. De qui prendre conseil, si ce n'est de tout et de tous, de l'échec comme de la réussite, de la patience comme du hasard ? Il devine que son destin est lié à d'autres êtres qu'il connaît bien, sans compter ceux qu'il ignore et qu'il sent déjà vivre au delà de son regard.

"Et toujours ces projets nouveaux auxquels, bon gré mal gré, on est mêlé", tant de questions qui se posent à la conscience solitaire, et auxquelles "il ne vous est pas encore réclamé de répondre pour vous-même", car si elle est une sécurité, l'appartenance à une famille, à un pays, à un groupe de nations, est aussi un drame permanent. "Je ne puis m'empêcher de croire", écrit l'auteur au début de son livre "que de tels ou-

vrages apporteront quelque lumière à ceux qui tâcheront de se représenter plus tard les pensées et les aventures d'un peuple qui, depuis ses origines, a contribué de manière active au développement de cette civilisation occidentale, dont le monde entier jouit et pâtit aujourd'hui".

Pages qui n'ont rien d'inattendu, je le sais, de la part d'un écrivain dont la préoccupation essentielle, pendant la guerre, fut de défendre l'indépendance spirituelle de la France.

Comment la France au labeur persévérant s'est faite et a duré à travers les épreuves, comment elle a servi et maintenu les principes qui sont sa raison de vivre, voilà ce que Duhamel a voulu dire par le récit d'une expérience particulière — ses premières luttes, ses premières victoires sur soi-même, ses premières recherches, premiers pas en avant vers cette haute sagesse dont il nous a donné l'exemple.

*
* *

L'on sait qu'en 1942 André Gide repartit pour l'Afrique du Nord, envahie déjà par les Allemands, puis libérée par les Alliés. En séjour chez des amis, près de Tunis, il a repris ses "Pages de Journal" après deux ans d'interruption, retouché sa traduction d'*Hamlet* de Shakespeare, et adapté à la scène le *Procès*, de Kafka (1), qui fut joué à Paris en 1947.

Dans sa dernière oeuvre *Thésée* (2) que je viens de lire, publiée après les *Interviews imaginaires*, André Gide, nouveau Prix Nobel de littérature, nous offre un récit mythologique assez semblable, si je puis dire, à certains contes de Jules Lemaître, dans

(1) Traduction de Vialatte.

(2) Ed - Gallimard

En marge des vieux livres. Personnage mi-historique, mi-léger, Thésée le héros grec, fils d'Egée et roi d'Athènes, entreprend de nous raconter sa vie tout en regrettant que son fils Hippolyte, si pudibond, ne soit plus là pour l'entendre parler de ses amours. Du moins aura-t-il pleine licence de s'exprimer sans retenue et, à part quelques rares bouffées lyriques qui rappellent le Gide des *Nourritures* et d'*Amyntas* : "O premiers ans vécus dans l'innocence ! Insoucieuse formation ! J'étais le vent, la vague. J'étais plante, j'étais oiseau".... c'est une sorte de désinvolture concertée qui donne le ton au récit. Et très vite après ce rappel non dépourvu d'ironie, sous la plume de l'auteur : "Je ne m'arrêtais pas à moi-même, et tout contact avec un monde extérieur ne m'enseignait point tant mes limites qu'il n'éveillait en moi de volupté".... On rencontre des phrases comme celle-ci : "C'était quelqu'un de très bien, Egée, mon père ; de tout à fait comme il fallait", qui ont manifestement pour objet de supprimer la distance entre le lecteur et la fable qu'on propose à son attention. Encore faudrait-il savoir si un tel procédé est réellement efficace, qui pêche par trop de facilité, semble-t-il. Et quand, plus loin, Thésée déclare : "De toutes, Antiope fut le plus près de m'avoir" (sic), j'avoue qu'un tel sans-gêne dans l'expression me laisse assez pantois d'autant plus que l'élément pseudo-humoristique du type Meilhac et Halévy n'apparaît guère au premier plan de cet ouvrage.

Tout au plus sourions-nous quand Pasiphaé, la femme de Minos, insinuant ses mains sous le justaucorps de cuir de Thésée, "palpe ses pectoraux pour s'assurer de la réalité de sa présence"... quand Thésée évoque la fastidieuse sensiblerie d'Ariane : "Insupportables, ces protestations d'amour éternel — ces petits noms tendres, dont elle m'affublait : son

doralot, son canari, son tiercelet”, — et du même coup la fable perdrait de sa grandeur, de son mystère — si l’auteur n’avait pris soin, en deux endroits au moins, de charger son récit d’intentions métaphysiques.

Je songe d’abord à l’apparition d’Icare venant du séjour des morts et à son étrange soliloque d’outre-tombe : “L’Eternel serait-il féminin ? Et du ventre de quelle Mère êtes-vous sorties, formes multiples ?” l’entend dire Thésée. “Ventre, fécondé par quel principe engendreur ?”..... “Dualité inadmissible”, déclare-t-il, comme si son esprit se refusait à diviser Dieu. “Tout se résorbe et se réconcilie dans l’Unique”. Et plus loin : “Tout autant que Dieu m’a formé, Dieu n’est-il pas créé par l’homme ? C’est à l’exacte croisée des chemins, au coeur même de cette croix, que mon esprit veut se tenir”. Et Gide ne se reconnaît-il pas dans ce monologue, et aussi quand Icare s’insurge contre une logique trop tracassière. “Ah ! que je suis donc las de toujours déduire et ratiociner”.... “Je n’extrais du plus beau syllogisme que ce que j’y avais mis d’abord. Si j’y mets Dieu, je l’y retrouve”. Et cependant, puisqu’il aspire à prendre son essor : “Je ne sais”, est-il écrit, “quel est cet attrait qui m’engage.....”. Et l’auteur pour qui le premier devoir de l’homme est de penser par soi-même, et surtout d’oser vivre, ne saurait renier la jeune ferveur de son héros.

Je songe ensuite à la confrontation de Thésée et d’Œdipe par laquelle l’auteur achève son récit — page la plus significative du livre. “Oui”, dit Œdipe qui s’est crevé les yeux, “tandis que le monde extérieur se voilait, une sorte de regard nouveau s’ouvrait en moi sur les perspectives d’un monde intérieur que le monde apparent m’avait fait jusqu’alors mépriser. Et ce monde insensible — je veux dire : “Impréhensible” par nos sens — est, je le sais à présent, le seul

vrai. Tout le reste n'est qu'une illusion qui nous abuse et offusque notre sensation du divin". Et plus loin. "Ne serait-il pas vrai que quelque tare originelle atteint ensemble toute l'humanité, de sorte que même les meilleurs sont tarés, voués au mal, à la perdition, et que l'homme ne saurait s'en tirer sans je ne sais quel divin secours, qui le lave de cette souillure première et l'amnistie".

Comment Thésée pourrait-il souscrire à ces discours, lui qui croit avoir glorieusement accompli son destin ? "Je reste enfant de cette terre", déclare-t-il, "et je pense que l'homme, quel qu'il soit et si taré que tu le juges, doit faire jeu des cartes qu'il a"..... "C'est consentant que j'approche la mort solitaire. J'ai goûté les biens de la terre. Il m'est doux de savoir qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres". Et Gide, ici encore, ne s'exprime-t-il pas lui-même, dans ce dialogue, lui dont le plus grand mérite est d'avoir toute sa vie, et parfois dans des circonstances assez difficiles, maintenu la liberté de l'esprit, comme s'il n'y avait de sincérité pour lui que dans la continuité d'une pensée suivant son propre élan et qui se sait indépendante de toute consigne. Ici encore, et dans maintes autres pages, Gide ne rend-il pas sur soi-même témoignage, lui qui, préoccupé de dégager le sens de sa propre nature, sans rien nous cacher de ses contradictions, ne s'est jamais montré indifférent, non pas au jugement des autres, mais au retentissement de son oeuvre dans leur conscience et dans leur vie.

JEAN DUPERTUIS.

LA VIE MUSICALE

Disques de Qualité

Il est de toute importance que soient fixées sur la cire, dans les conditions les meilleures, les oeuvres musicales qui portèrent témoignage devant la postérité non seulement de ce que notre temps a produit, mais encore de la manière dont notre époque comprenait et traduisait ces ouvrages. Et, puisque les progrès réalisés depuis un quart de siècle par les "machines parlantes" en font un merveilleux instrument de diffusion et de propagande, il importe non moins que les chefs-d'oeuvre du passé bénéficient de ce moyen de les répandre parmi ceux qui, loin des centres d'activité musicale, ont pourtant le désir légitime d'être initiés. C'est à ce double titre que quelques récents enregistrements réalisés en France méritent d'être signalés et, parmi eux, tout particulièrement, l'édition intégrale de *Samson et Dalila* de Camille Saint-Saëns, par la troupe, les chœurs et l'orchestre de l'Opéra. Ce qu'il faut louer d'abord, c'est la qualité, la tenue parfaite de l'exécution, la justesse des proportions, du dosage des sonorités. D'ordinaire, dans les enregistrements faits au studio, on retrouve mal l'impression du théâtre parce qu'un déséquilibre se produit presque fatalement qui renforce l'un des éléments au détriment des autres. Ici, au contraire — l'enregistrement a été fait au Théâtre des Champs-Élysées — c'est la sensation d'assister à une représentation dans les conditions les meilleures que garde l'auditeur. Il a même la surprise, par instants, d'une révélation : si bien qu'il connaisse l'ouvrage, des détails qui lui avaient échappé, lui apparaissent avec une netteté singulière, particulièrement pour l'orchestre. Du point de vue acoustique, grâce à la perfection d'une technique admirablement au point, les disques Pathé — qui ont reçu le Grand Prix du Disque 1947 — sont une réussite parfaite et le mérite en revient tout autant à M. Louis Fourestier, chef d'orchestre de l'Opéra qui a dirigé l'exécution, qu'aux ingénieurs qui l'ont gravée, et qui ont triomphé de toutes les difficultés.

Les protagonistes sont le ténor José Luccioni, dans le rôle de Samson, et Mme Bouvier dans celui de Dalila. Si l'on peut faire au premier le reproche de chanter presque constamment "en force" — notamment dans le duo du second acte où, sous les mots "Je t'aime !" Saint-Saens a cependant pris le soin d'indiquer la nuance *pianissimo* — il n'en demeure pas moins que l'ensemble est remarquable. Quant à Mme Hélène Bouvier, il n'y a que des éloges à lui décerner aussi bien pour la netteté de sa diction que pour la perfection de son style et la magnifique sonorité de sa voix. MM. Cambon et Cabanel méritent eux aussi des louanges, et les chœurs — dont le rôle est si important — se montrent à la hauteur de leur tâche. Cet enregistrement fait honneur à la production française tant par l'effort qu'il a exigé que par la qualité et la finesse d'une exécution qui donne généralement leur valeur exacte à tous les détails.

C'est une pareille réussite, dans un autre genre, que l'enregistrement du *Trio à cordes* de Florent Schmitt, que la même maison a confié aux frères Pasquier, d'universel renom. L'oeuvre est récente et l'une des dernières du maître. Elle donne de lui une image complète : il s'y montre prodigieux inventeur de rythmes et de mirages sonores, et son trio est comme un raccourci de son oeuvre tout entière, si variée, si déconcertante parfois, où l'humour et le sentiment, la tendresse et l'ironie, la force et l'audace se mêlent sans se contredire jamais, dans un équilibre étonnant. Ce qu'un tel ouvrage exige de ses interprètes, on le devine : les frères Pasquier s'y donnent sans se ménager et les quatre disques qu'ils ont gravés sont de premier ordre.

On sait quelle tâche s'est assignée l'Anthologie sonore : éditer sur disques les chefs-d'oeuvre mal connus de la musique, et créer une sorte de musée de l'art des sons. Au concours du Prix du disque de 1947, l'Anthologie remportait un grand prix avec les airs d'opéras de Mozart interprétés par Melle Martha Angelici, de l'Opéra-Comique ; et voici que cette maison nous donne aujourd'hui le *Psaume XLII*, dans la traduction de Baif mise en musique par Jacques Mauduit (1557-1627) et deux chansons "mesurées à l'antique" du même poète et du même musicien. Le psaume est d'une grandeur et d'une simplicité magnifiques ; les chansons françaises d'une grâce et d'une légèreté exquises. Cette polyphonie, interprétée par la Chorale Passani avec beaucoup d'art, est d'une telle perfection formelle et d'un tel charme, qu'on peut y voir l'un des sommets de la musique

française. C'est au quatuor Léon Pascal — l'un des meilleurs de ce temps — que la même firme a confié l'enregistrement en deux disques du *Quatuor à cordes no. 2* de Boccherini (1743-1805). Contemporain de Mozart, Boccherini s'attarde sans doute dans le respect du style fugué, mais apparaît déjà par instants comme l'un des maîtres de la forme qui va trouver bientôt son point de perfection et d'équilibre.

Enfin, il faut signaler les disques de Chant grégorien mis en polyphonie par Dom de Malherbe : la Messe des morts, l'Office de Noël, avec le Choeur de la Chapelle des Croisés. Nous sommes ici très loin de Solesme, et le grégorien traduit de cette manière prend une vie singulièrement attirante.

II.

Décentralisation et saisons musicales

Ceux qui prétendaient que la décentralisation musicale n'était qu'une chimère reçoivent un démenti dès cette saison : à Strasbourg, le Théâtre municipal vient de créer le dernier ouvrage de M. Henri Rabaud, *Martine*, sur un livret tiré de la pièce de M. Jean-Jacques Bernard, et cela avec le plus vif succès : Lyon a donné *Le Pays*, de M. Guy Ropartz, trois actes tirés de la nouvelle de Selma Lagerlof et dont les paroles et la musique sont dues à Mme Charlotte Sohy-Labey. Et, au moment où j'écris cette chronique, se préparent à Strasbourg les journées du Festival Jean-Sébastien Bach, organisées par la Société des Amis de la Musique. On pourrait s'étonner que ceux-ci aient choisi Bach pour manifester le renouveau de l'art français en Alsace. Il n'est pas surprenant qu'ils aient tenu précisément à marquer le caractère international de ces manifestations en les plaçant sous l'égide du plus grand des maîtres. Les concours qu'ils ont obtenus accentuent encore ce caractère : Otto Klemperer, Charles et Fritz Munch, Edwin Fischer, Ernest Beur, parmi les chefs d'orchestre; Georges Enesco, Yehudi Menuhin, René Leroy, Reine Gianoli, Jean Fournier, parmi les virtuoses ; aux orgues, Marcel Dupré, Georges Jouatte; Hugues Cuenod, Fritz Mack, Frank Guibat, Mmes Jo Vincent, Eliette Schenneberg, Maria Stader, Lise de Montmolin, parmi les artistes du chant : les chœurs de Saint-Guillaume assurent l'exécution de programmes où figurent la *Messe en si*, des canta-

tes, l'Art de la Fugue, le Magnificat, les Concertos brandebourgeois, des Sonates, des pièces d'orgue, des Suites, — une sorte de panorama de l'immense production du cantor de Leipzig. La position géographique de Strasbourg, avant-poste du prestige français vers l'Est, semble favoriser cette entreprise en même temps qu'elle explique l'appel fait à de nombreux musiciens suisses pour ce festival qui a eu un considérable retentissement dans toute l'Europe.

Mais ce n'est pas seulement le programme musical qui a fait l'objet des soins du comité : on a voulu joindre aux plaisirs de la musique les attraits des excursions à travers l'Alsace, des visites aux musées, aux monuments, et tout a été combiné pour que les touristes emportent de ces journées des souvenirs agréablement variés. Tout un plan a été minutieusement étudié, et c'est cela qui peut servir d'exemple au moment où l'on s'occupe de créer, en France, des saisons musicales dans quelques centres, à l'image de ce qui se faisait avant la guerre en Allemagne et en Autriche, en Italie et en Suisse.

Versailles a eu, cet été, selon le vœu de l'Assemblée Nationale Constituante, émis sur la proposition de M. Devèze, député de Seine-et-Oise, sa saison d'art français. Des concerts de musique ancienne et moderne, des représentations de la Comédie Française dans le château — salle de théâtre et chapelle, selon qu'il s'agira de musique profane ou de musique sacrée — des fêtes dans le parc, ont constitué l'essentiel de ces manifestations. On songe, pour l'an prochain, à élargir ce programme, à l'étendre à toute l'Ile-de-France. Et il n'est pas douteux qu'on réussisse à mettre sur pied un vaste ensemble de fêtes musicales du plus haut intérêt.

La difficulté dont il faut d'abord triompher réside dans le transport des amateurs de musique qui seront conviés à ces concerts et à ces spectacles. Les meilleures attractions demeureraient peu tentantes si l'on ne pouvait assurer l'accès facile des lieux à ceux qui veulent se rendre où on les présente. Pour Versailles, le problème est aisé ; mais d'autres endroits pourraient, eux aussi, servir de décors à l'évocation de grands souvenirs.

Rien ne serait plus curieux, par exemple, que de ressusciter les Nuits de Sceaux, où la petite cour de la duchesse du Maine entendait les musiques nouvelles de Lalande, de Campra, de Destouches — toute une floraison trop négligée, trop mal connue, et qui mérite si grandement d'être remise à l'honneur. L'école française du dix-huitième siècle a produit des chefs-

d'œuvre, aujourd'hui tombés dans l'oubli : tout récemment, à une audition des élèves du Conservatoire, ce fut une véritable stupeur admirative qu'éprouvèrent les invités à l'audition du *De Profundis* de Lalande, exhumé par M. Alexandre Cellier, et exécuté par les classes d'orchestre et les chœurs. L'œuvre du maître de musique des filles de Louis XIV et de Mme de Montespan peut soutenir la comparaison avec les ouvrages d'un Gabrieli ou d'un Schutz, si ce n'est même avec ceux de Bach. Elle a la noblesse, la grandeur et la simplicité, la plénitude aussi qui auraient dû la préserver de l'indifférence qu'on lui a témoignée pendant deux siècles. Mais ce n'est pas seulement Lalande et ses contemporains à qui profiteraient ces fêtes musicales. Rameau a écrit, lui aussi, des ouvrages comme *Platée* qui ne sont connus que des seuls spécialistes de la musicologie. Or cet opéra-bouffe est d'une gaieté, d'une drôlerie qui permettent de le mettre en balance avec les meilleures réussites d'Offenbach. Et il n'a pas été joué depuis 1773 — date de la dernière reprise.

Quel régal serait pour les spectateurs une représentation du *Devin du Village* à Fontainebleau, dans le cadre même où l'opéra de Jean-Jacques Rousseau fut créé, le 18 octobre 1752, devant le roi qui, le lendemain, chanta toute la journée "de la voix la plus fausse de son royaume" l'air de Collette : "J'ai perdu tout mon bonheur, — J'ai perdu mon serviteur, — Colin me délaisse..." Et à Ermenonville, quels souvenirs du XVIIIème siècle, encore, de Jean-Jacques Rousseau à Marie-Antoinette, pourraient être musicalement évoqués dans un cadre incomparable !

Depuis longtemps le projet a été conçu de célébrer Debussy à Saint-Germain-en-Laye, où il est né. Là encore, le décor en l'honneur du musicien de *Pelléas et Mélisande*. Et puis, à Paris même, c'est Couperin, c'est Berlioz, c'est toute une légion de compositeurs dont les noms peuvent s'inscrire sur des programmes exécutés au théâtre ou au concert et présentés de manière attrayante dans le cadre des fêtes de la saison.

On croit savoir que la Direction générale des Arts et des Lettres s'intéresse vivement à ce projet et qu'elle se montre prête à en faciliter l'exécution. S'il est vrai que le budget ne souffre point des dépenses improductives, il est non moins sûr que l'aide pécuniaire de l'Etat doit être accordée à ces "saisons musicales" qui, non seulement contribueront grandement à l'expansion de la culture française, mais aussi attireront dans ce pays une quantité de touristes étrangers.

RENÉ DUMESNIL

Création d'une pièce de Jean-Pierre Aumont et reprise d'une Opérette d'Honegger

"L'EMPEREUR DE CHINE"

"*L'Empereur de Chine*" est le premier essai dramatique d'un de nos meilleurs jeunes comédiens de la scène et de l'écran, Jean-Pierre Aumont. L'acteur dissimule parfois un auteur en puissance. Sans invoquer le souvenir des devanciers illustres, nous avons, chaque jour, sous les yeux de nouveaux exemples de ces sympathiques tentatives de comédiens que leur expérience de la scène a familiarisés avec l'art de nouer les fils d'une intrigue, de composer des personnages et de doser les effets dramatiques. Le Théâtre des Nouveautés vient précisément de reprendre "*La Patronne*" d'André Luguet ; Pierre Brasseur, grand acteur de composition et auteur sarcastique, fait jouer sa dernière oeuvre "*Le Mascaret*" au Théâtre de l'Oeuvre. Et Jean Mercanton qui vient de mourir emporté à l'âge de 27 ans, par une crise de poliomyélite foudroyante, avait achevé, depuis peu, sa première oeuvre dramatique, inédite encore.

Disons-le d'abord. La comédie de J.P. Aumont ne semble pas l'essai d'un débutant. C'est, sous un titre symbolique, une oeuvre plaisante, bâtie autour d'un personnage de mythomane, qui prend place dans la lignée théâtrale, déjà impressionnante, des "menteurs" où, à la suite des héros d'Alarcon ou de Corneille, la dernière en date est sans doute la Doris de Marcel Thiébaud.

Jean Renault, le jeune garçon que nous présente J.P. Aumont, — et qu'il interprète lui-même avec beaucoup de charme — n'est certes pas un type rigoureusement original ; ce petit aventurier, Don Juan à ses heures, fort peu embarrassé de scrupules, ment par plaisir, par habitude, par bluff aussi mais surtout par besoin de s'évader d'une réalité qui lui paraît monotone et grise.

Il est embauché par M. Benoît-Benoît, un brasseur d'affaires, satisfait de lui-même, et, au demeurant d'envergure très médiocre, qui le charge des plus louches trafics.

Entre-temps, Jean a fait la conquête de la soubrette, de la maîtresse de maison et de sa fille. Pour celle-ci, il éprouve un

véritable amour. La jeune fille veut l'épouser, mais elle apprend, par l'indiscrétion d'un ami, que Jean lui a menti sur son passé. Le jeune homme tente de se justifier en revendiquant son droit au rêve.

Plusieurs mois passent, sans que Jean, parti au Caire pour affaires, ait donné de ses nouvelles à la famille Benoît-Benoît. Après ce long silence, il reparait brusquement, s'explique à sa manière et dit son fait au père Benoît-Benoît. Au dernier tableau, dans une sordide chambre d'hôtel, Jean savoure non sans amertume sa liberté reconquise. Mme Benoît-Benoît, qui fut sa maîtresse, vient le supplier. Il l'éconduit grossièrement. Il s'efforce aussi de décourager la jeune fille venue lui dire qu'elle a compris son besoin de rêve au sein de la réalité.

Le rideau tombe sur une réplique et une étreinte qui constituent la "fin heureuse".

Jean-Pierre Aumont a dit lui-même comment il fut entraîné par ses personnages, sur un chemin différent de celui qu'il s'était primitivement tracé.

"Je m'étais fixé pour but de peindre un mauvais garçon aux prises avec une fille pure et amoureuse, mais mon mauvais garçon s'est mis au cours de mes quatre tableaux à se défendre comme un beau diable. Il s'est mis à revendiquer son droit au mensonge, à l'anarchie, à ce que nous appelons le mal, et je me suis trouvé en fin de compte l'auteur d'une pièce que je n'avais pas, au départ, l'intention d'écrire."

La comédie de J.P. Aumont y a-t-elle gagné en consistance ? Ce n'est guère certain. Après un premier tableau, prestement enlevé à coup de répliques amusantes et vives, l'apparition, au tableau suivant, du personnage secondaire qui révèle le mystère de la fausse identité de Jean Renault n'est pas pour le spectateur une péripétie tellement inattendue. L'intérêt faiblit ensuite jusqu'au dénouement assez factice.

"L'Empereur de Chine" reste cependant un agréable spectacle, dépourvu de prétention. Une aimable désinvolture semble avoir guidé J.P. Aumont. Malgré quelques effets faciles, — les travers d'un Benoît-Benoît, par exemple, donnent lieu à un grossissement excessif — l'oeuvre est assez bien menée. Le dialogue est agréablement tourné, avec quelques audaces et de nombreuses répliques drôles.

J.P. Aumont, interprète, est lui-même entouré d'excellents acteurs : Nadine Alari, dans un rôle un peu factice (la jeune fille), Yolande Laffon, élégante et nuancée (Mme Benoît-Benoît),

Robert Arnoux (Mr. Benoît-Benoît), Catherine Seneur (la femme de chambre), sans oublier dans un rôle épisodique Michel Auclair, jeune acteur d'avenir.

LES AVENTURES DU ROI PAUSOLE

Dans un roman, très libre d'inspiration et de style, "*Les aventures du roi Pausole*", Pierre Louys avait retrouvé, jadis, avec une savoureuse ingéniosité, la tradition de Boccace, de Rabelais et des conteurs libertins du XVIIIème siècle. En 1932, Albert Willemetz, librettiste virtuose, en tira une spirituelle adaptation théâtrale que vint rehausser une partition du grand compositeur Arthur Honegger. Avec des interprètes choisis, parmi les plus brillants, cette charmante opérette connut — au Théâtre des Bouffes-Parisiens — un succès éclatant.

Aujourd'hui, pour le plaisir des Parisiens, voici que revivent, menées avec un brio étourdissant sur la minuscule scène du Théâtre des Capucines, les folles et galantes péripéties de cet exquis divertissement. Le bon roi de Tryphème, ami de son repos et des plaisirs aussi, s'arrache aux délices de son harem, pour rendre la justice sous son cerisier portatif. Puis, guidé par ses deux conseillers aussi opposés que le jour et la nuit, le page Giglio, incarnation de la jeunesse, de la fantaisie et de l'amour, et le Grand Maréchal du Palais, Taxis, hypocrite rabat-joie, il se lance sans hâte à la poursuite de sa fille, la blanche Aline, qui a fui la cour, en compagnie d'un travesti, l'équivoque Mirabelle. Ce sera l'occasion d'innombrables scènes cocasses, soutenues par un texte plein d'à-propos. Le livret, constamment rimé avec une heureuse facilité, est riche en couplets dont la facture excellente, et la verve spirituelle rappellent les poètes galants du XVIIIème siècle.

Arthur Honegger, qui passe aisément du sublime au plaisant, du "*Roi David*" au "*Roi Pausole*", a composé une partition charmante, gaie et savante.

On ne peut entendre sans plaisir les chœurs des reines, l'air charmant de la blanche Aline, les frénétiques couplets de Taxis, le duo-bouffe au téléphone, l'amusante parodie du "*Roi de Thulé*" le joli duo du rêve et de la réalité et le délicat trio de la princesse, de la "bergère" et du travesti, au charme mélodique très sûr.

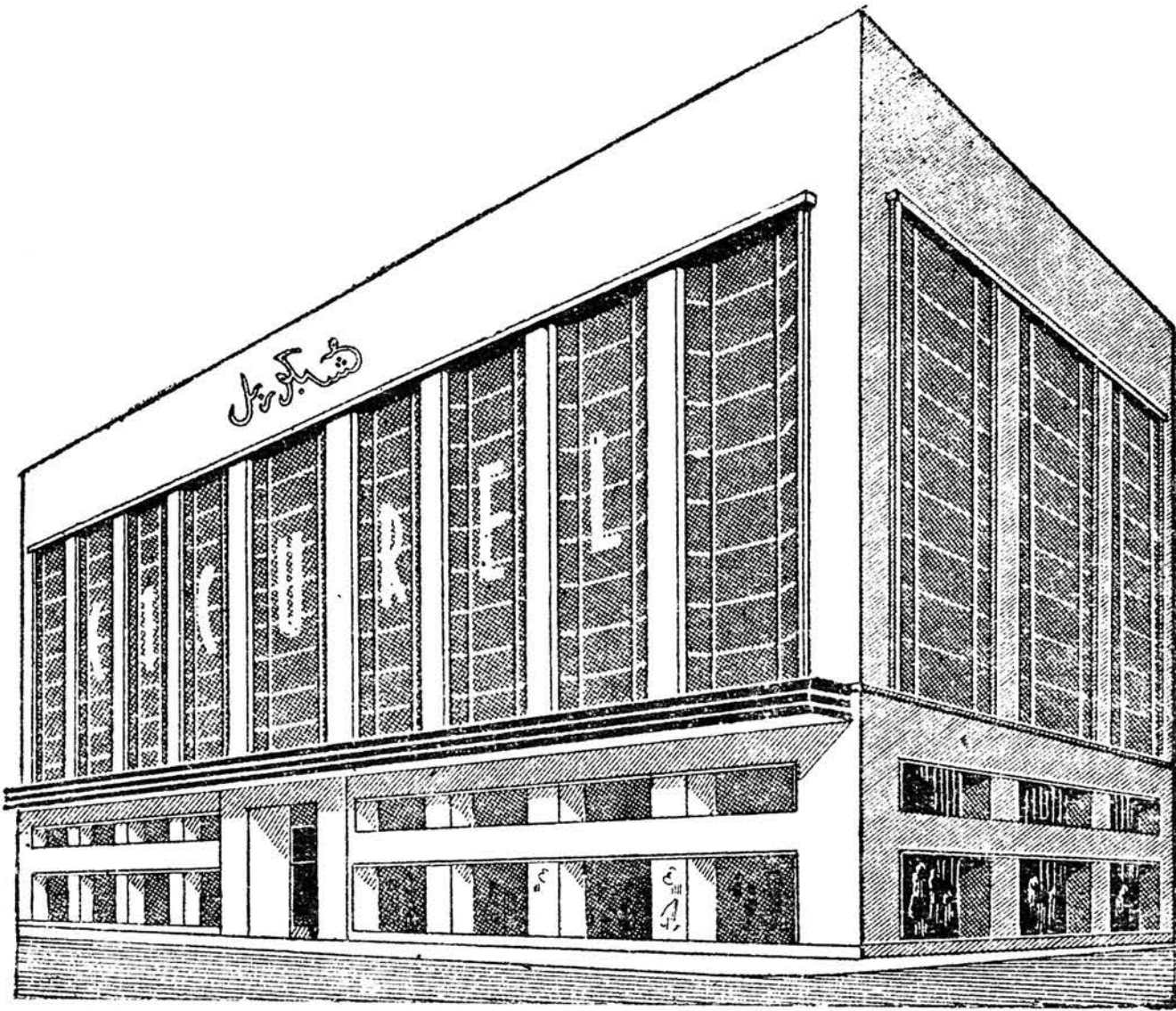
De jolies girls très peu vêtues, contribuent à égayer ces trois actes. Mais les ébats des personnages — ils sont plus

de trente, sans compter les ballerines — sont un peu gênés par l'exiguité de la scène.

Henri Vilbert a repris avec truculence et finesse le rôle du roi, créé par Dorville. Geneviève Guitry est une exquise princesse. Mirabelle a trouvé une parfaite interprète, en Irène Strozzi qui est très bonne comédienne et très bonne chanteuse. Claude Chenard est une jolie reine, Gérard Néry, qui a l'âge du rôle, est un page fripon et charmant, dans la meilleure tradition libertine. Quant à Jean Parédès, un des acteurs fantaisistes français, dont l'ascension est particulièrement méritée, il est, dans un rôle de composition (Taxis), remarquable de verve caricaturale, de cocasserie stylisée et d'aisance dans la virtuosité.

L'ensemble concourt à faire de cette oeuvre légère une parfaite réussite d'esprit et de grâce. Voilà une reprise qui s'imposait : rares sont les opérettes capables d'amuser sans tomber dans la vulgarité.

JACQUES RIVES



Grands Magasins

Picurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

R.C.C. 26426

“AL-CHARK”

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

ASSURANCES-VIE en cours au 31 décembre 1948

L.E. 6.200.000

Total des Réserves

L.E. 1.145.000

TOUTES ASSURANCES

VIE — ACCIDENTS — INCENDIE

AUTOS — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

Quiétude et Sécurité par les Polices

“AL CHARK”

CHEMILA

nouveautés

le caire · paris

**LES ÉDITIONS DE
LA REVUE DU CAIRE**

ONT PUBLIÉ

**LES OUVRAGES
DESORMAIS CLASSIQUES**

de la Littérature Egyptienne Contemporaine

et d'importants ouvrages de

**LITTÉRATURE, HISTOIRE,
PHILOSOPHIE**

**des Meilleurs Ecrivains de
Langue Française résidant en Orient.**

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH
(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

CHRONIQUE D'UNE VIE

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*) VUES SUR LA GUERRE

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G...

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE A TATONS (*roman*)

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P.T. 100;
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET
(5, Rue Adel Abou Bakr—Zamalek—Le Caire), pour
tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXAN-
DRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 41586 — Le
Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

N.B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.